

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2174.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Samedi 28 octobre 1916.

•EXCELSIOR•

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élégances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Elysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LES JOYEUX TOMMIES ONT FAIT UNE TROUVAILLE



Est-ce là un cab londonien dont le siège arrière aurait disparu ? S'il en était ainsi, par quelle série d'aventures aurait-il été transporté du Strand ou de Piccadilly dans ce village de la Somme où deux Tommies, malgré son délabrement, viennent d'y prendre place ? Mais ce n'est sans doute qu'un petit cabriolet de campagne, la voiture d'un médecin de village, qui, bien malade à son tour, finit glorieusement sa carrière dans les ruines d'une bourgade reconquise.

Le respect de la douleur

Voici de quelle manière le père d'un de nos aviateurs célèbres, dont on vient officiellement de publier la perte, apprit la mort de son fils. Celui-ci avait disparu : parti un jour pour une mission dangereuse, il n'était pas rentré au camp. On le disait tombé dans les lignes ennemis, mais on ignorait s'il était tué ou prisonnier, et sa famille était anxieuse. Un ami, lisant la *Gazette des Ardennes*, y trouva enfin des nouvelles du lieutenant, blessé et soigné dans un hôpital allemand.

Quelques jours après, en effet, le père de notre aviateur recevait une lettre de son fils. Elle était rassurante : il avait attrapé deux balles dans la poitrine, mais il allait aussi bien que possible, il pensait qu'il se remetttrait vite. Voilà toute cette famille heureuse et pleine d'espoir. Au dos de la lettre, il y avait quelques lignes en allemand accompagnées du cachet de l'hôpital et de deux signatures. Mais M. X... ignorait l'allemand ; comme les nouvelles érites de la main de son fils étaient bonnes, il n'était pas pressé de savoir ce que signifiait ce texte, lequel devait avoir trait à quelque formalité. Il allait et venait, soulagé, rassérénié, caressant dans sa poche la bonne lettre qui l'avait fait revivre. Plusieurs jours se passèrent ainsi. Puis il rencontra une personne qui lisait l'allemand. Dès que celle-ci eut jeté les yeux sur le papier, elle pâlit. « Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? » fit le père du blessé, pris soudain d'une affreuse inquiétude. On ne put lui cacher la vérité : ces quelques lignes disaient que son fils avait succombé à une hémorragie. Elles étaient signées du médecin-chef de l'hôpital et d'un *hauptmann*.

Connaissez-vous rien de plus douloureux que cette histoire ? Je ne veux pas croire que les Allemands l'aient prémeditée. Ils pouvaient ne pas supposer que le père du mort ignorait leur langue. Mais quelle brutalité ! quel manque de finesse ! quelle cruelle maladresse ! Et comme elle porte bien leur marque ! Notez que les Allemands traitent nos aviateurs avec une considération particulière, qu'ils se targuent d'être chevaleresques à leur égard, qu'ils aiment à nous faire croire qu'eux, qui violent constamment les vieilles lois de la guerre, les respectent cependant lorsqu'il s'agit d'ennemis pour la bravoure desquels ils feignent d'éprouver admiration et respect. Quand l'un des nôtres est contraint d'atterrir dans leurs lignes, ils affectent, paraît-il, de le recevoir courtoisement et de le traiter comme un adversaire malheureux pour lequel ils n'ont plus que de l'estime. On se rappelle les gestes allemands destinés à nous donner cette bonne idée de leur éducation et de leur grandeur d'âme : par exemple, celui de l'aviateur ennemi qui, au lendemain de la mort de Pégoud, survole sa tombe et y laisse tomber une couronne. L'hommage nous avait touchés. Il était un peu théâtral, mais tout de même témoignait de sentiments auxquels nos ennemis ne nous avaient pas habitués. Cependant, s'ils veulent faire honneur à nos *as*, on ne demande pas de grands gestes aux Allemands, mais seulement un peu plus de soin, de précaution et de délicatesse quand ils annoncent à leurs parents qu'ils les ont tués.

Mme Gabrielle Réval a raconté récemment que le roi d'Espagne, lorsqu'il ne peut pas donner de bonnes nouvelles aux familles des prisonniers sur le sort desquels il a des informations, agit avec infiniment de tact. Il fait écrire au curé ou au maire de la commune du soldat mort une belle et noble lettre par laquelle il le prie d'annoncer, avec tous les ménagements nécessaires, la tragique nouvelle aux parents.

Quelle leçon pour l'administration, la française aussi bien que l'allemande ! Dans nos villages, en effet, c'est trop souvent le garde champêtre qui est porteur du funèbre message. Il s'acquitte de son service le mieux qu'il peut, le brave homme, mais pas toujours avec la douceur qui conviendrait. A Paris, des femmes sont chargées du même office par les mairies. Mais elles ont été vite connues dans les faubourgs. Et, maintenant, quand on les voit qui arrivent dans une rue, dans une cité, tout le monde est prévenu et sait à quoi s'en tenir. On a aggravé la douleur, on a rendu la mort encore plus horrible par cette façon de l'annon-

cer. On n'a pas eu pitié du cœur de ceux qui restent. Combien de mères, combien d'épouses ont même appris la perte de celui qu'elles aimait tendrement par le retour de leurs propres lettres, portant simplement sur l'enveloppe cette épouvantable mention : *Décédé !*

Il semble bien qu'ici l'initiative privée pourrait utilement s'exercer, et qu'après tant de bonnes œuvres une œuvre encore resterait à créer : de femmes généreuses et ne reculant pas devant le spectacle angoissant des grandes douleurs, qui essaieraient d'adoucir, d'atténuer celles-ci, en allant elles-mêmes, très doucement, avertir les pauvres parents de ceux qui sont morts pour nous. Ces pieuses messagères auraient droit à la reconnaissance de tous les Français ; elles témoigneraient du respect que l'on éprouve chez nous pour le deuil et pour la douleur.

Eugène Montfort.

Ce que l'on dit

On n'a toujours pas découvert, sinon retrouvé, Voltaire, le Voltaire de Houdon, au Théâtre-Français. Mais on a placé devant la petite guérite qui en abrite l'emplacement une autre effigie.

Ce n'est qu'un buste.

On nous dira que si Voltaire avait une statue entière, et même un fauteuil, et même des roues à son fauteuil, un buste est bien suffisant pour un auteur qui, s'il a attaqué le code, n'a point préparé la Grande Révolution ni écrit l'Encyclopédie.

Qu'en a-t-il pensé l'intéressé ? Paul Hervieu ?

Il n'aimait guère la statuomanie. Chez lui, il n'y avait pour ainsi dire aucune statue.

Il disait :

— Le bronze, c'est triste... Le marbre, c'est froid... Le Théâtre-Français l'a représenté en plâtre...

Jamais les gâteaux n'ont été si chers à Paris et jamais on n'en a tant mangé. Jamais les pâtissiers — conséquemment — n'ont demandé tant de provisions de sucre. Jamais les thés de cinq heures n'ont été plus à la mode. Jamais les grands magasins et les petites *tea houses* n'ont eu, autour de leurs tables de *five o'clock*, plus de clientes assoiffées et gourmandes. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

— On se plaint de la rareté de l'argent, disait hier à déjeuner celui de nos ministres qui est assurément le mieux désigné pour constater ce qui est dans l'ordre économique et pour y proposer ce qui devrait être ; on gémit sur la vie difficile et l'on court pourtant à l'inutile, au superflu, au luxe dont le besoin ne se fait pas sentir. Proposer des lois somptuaires, c'est difficile, c'est impossible. Quant à moi, et c'est tout ce que je puis faire, j'interdis à ma famille tout ce qui peut ressembler à un... excès.

— Fermez les pâtissiers et les magasins à six heures du soir, dit quelqu'un.

Le ministre posa son verre — d'eau — et, après un temps, répondit gravement :

— ...Ce serait la révolution.

Sarah Bernhardt vient de fêter son anniversaire en Amérique. Lequel ?

— Il y en a eu déjà trop ! Je ne me rappelle plus, dit-elle une fois, alliant ainsi modestie et coquetterie.

Il fut un temps où encore assez jeune pour ne plus dire son âge, ou déjà trop âgée pour ne le point laisser connaître, elle eut une réponse charmante.

C'était en Italie : un grand peintre, connu pour ses hardies, lui faisait visiter quelque jardin florentin, la nuit. Le ciel était d'une pureté divine, comme l'on dit dans les romans, et chaque étoile semblait... une étoile.

On rêvait. Tout à coup, le peintre arrêta Sarah Bernhardt :

— Quel âge avez-vous ? lui demanda-t-il soudainement.

Alors, elle, levant en souriant sa blonde tête vers la nue :

— Etes-vous astronome ?

On a souvent blagué cette grande artiste de la danse, de la mime, et de la tragédie.

Pourtant, elle dépensa sa fortune à donner de nobles spectacles, entre une chasse à la panthère et une randonnée en Afrique centrale.

Depuis la guerre, on n'entend plus parler d'elle.

Nous venons de la découvrir.

Si elle déploya un inimaginable faste de réclame pour faire connaître ses spectacles, c'est avec une

discréption que beaucoup devraient prendre pour exemple que, depuis deux ans et demi, Mme Ida Rubinstein, redevenue la comtesse Rubinstein, soigne, aide, organise, avec autant de mysticisme que s'il s'agissait d'une belle tragédie — et c'en est une, hélas ! réelle ! — des milliers de blessés et d'éprouvés de la guerre. Elle a transformé son domaine de Chevreuse en hôpital de rêve ! Chaque jour, elle fait distribuer des centaines de francs à des réfugiés, leur crée des intérieurs, fait éduquer leurs enfants.

Et l'œuvre de la grande dame ne sera pas plus négligeable que l'œuvre de la grande artiste.

Nous n'en sortirons pas. Rude et sa *Marseillaise* de l'Arc de Triomphe ne méritent point la cuisine à toutes sauces où on les met depuis six mois. Nous avons dit, avec netteté, notre façon de penser relativement au diplôme des blessés de la guerre que, sur l'ordre du sous-secrétaire des Beaux-Arts, grave en ce moment l'artiste Coppier. Ce maître du burin n'a cru mieux faire que de reproduire le groupe célèbre de l'Arc de l'Etoile. Nous avons dit que c'était une erreur de principe. M. Coppier a assez de talent pour trouver, dans son propre fonds, de idées nouvelles.

Pour l'emprunt, un autre artiste a composé une autre affiche qu'on ne vit pas à Paris — étrange pudeur ! — mais qui fut placardée dans toute la province. Là encore, c'était la *Marseillaise* de Rude, aux pieds de laquelle le peuple français versait son or.

Depuis deux semaines, à Paris, une affiche de M. Sem (avec une certaine envolée louable en elle-même, mais à laquelle l'éminent artiste eût pu substituer autre chose), nous remet sous les yeux l'Arc de Triomphe et la *Marseillaise*.

Allons, à qui la tour ?

Dans la cour du bureau central météorologique de Paris, on peut voir un énorme tas de charbon qui évoque la vision de quelque chantier municipal. Il paraît que ce charbon a été économisé par nos météorologistes sur la consommation de l'année dernière. Et l'on nous assure que dans plusieurs administrations on pourrait voir pareil tas de charbon, pareillement économisé.

Certes, cette « économie » est louable, mais peut-être eût-il été préférable de ne pas faire de provisions excessives, car, si toutes les cheminées officielles ont ainsi « emmagasiné » l'année dernière, il n'est pas étonnant que cette année le charbon soit si rare et si cher !

Pourquoi, d'ailleurs, tant de précaution ? Lesdites cheminées officielles savent bien qu'elles seraient les dernières à manquer de combustible !

Il est piquant de relire aujourd'hui les communiqués qui portèrent à la connaissance des foules la nouvelle des grandes victoires d'autrefois.

La dépêche du vice-amiral Collingwood apportant le succès naval de Trafalgar tenait plus de deux colonnes dans le *Times* du 7 novembre 1805. On y lisait le passage suivant, où Collingwood parlait avec émotion de son chef disparu : « Mon cœur, disait le vice-amiral, mon cœur est plein de la plus poignante douleur depuis la mort de cet ami, à qui de longues années d'intimité et une connaissance parfaite des vertus de son âme supérieure au commun des hommes m'avaient attaché par les liens de l'affection la plus solide ; douleur si grande, que la gloire de l'heure où il tomba n'apporte pas à mon cœur toute la consolation qu'elle devrait. »

Auprès de cet étalage de sentiments d'ailleurs touchants, nos bulletins d'aujourd'hui gardent encore, dans leur sobriété, une modération parfois stoïque qui ne manque pas de grandeur.

Il y a, aux environs de la place de la Bourse, une luxueuse fumerie fréquentée par certains banquiers de haut vol. Dernièrement, le matériel fut saisi, mais cela se fit avec tant de discréption que, pendant quelques jours, la nouvelle n'en transpira pas.

Aussi, les adorateurs du dieu Pavot continuaient-ils à monter.

Mais, à peine le seuil franchi, au lieu du boy annamite venant débarrasser « monsieur » de son pardessus et de sa canne, « monsieur » apercevait un brave agent de police qui faisait le planton. Au mur, la grande affiche d'Abel Faivre remplaçait les tapisseries suggestives, et on lisait sur un écritau :

« Ici on souscrit à l'Emprunt » !

Le Veilleur.

Les souscriptions à l'Emprunt, recueillies par le « Crédit du Nord », qui avaient atteint 95 millions de francs il y a un an, dépassent ce jour 100.000.000 de francs.

Journal d'un neutre

Les proverbes, appelés autrement « sagesse des nations », ne sont pas toujours aussi sages que ce nom l'indique. Souvent même à rebours du sens commun ! Mais la règle n'est pas générale, et il arrive que telle ou telle sentence populaire mérite la laudative qualification attribuée indistinctement à toutes.

Voici, entre autres, un adage qui, selon moi, défie la critique :

Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Français est-il, mais suisse pourrait-il être : il est digne.

L'exemple doit suivre le précepte.

Quel événement contemporain m'a remis en la mémoire la maxime que j'approuve ?

Celui-ci.

Le correspondant d'un journal d'Amérique délégué à Berlin a vu le kaiser et le décrét dans sa feuille. Inutile de dissimuler que ce rédacteur est de tendance germanophile. Donc, il retouche le cliché, ne se gêne pas pour flatter le modèle, et souhaite laisser l'amateur sur une impression favorable.

Bien ! Mais l'opération est délicate. Moi, si je l'assumais, je procéderais ainsi :

Le moral (dirais-je) est inébranlable. Confiance en la victoire finale et paix pleine d'honneur. Stoïque endurance de tant d'horreurs et de deuils, avec toutefois la gravité décence et l'ombre de mélancolie appropriée. D'autre part, la joie virile de l'action. Glaive acéré, poudre sèche. La main sur le pommeau.

M'ayant la saisissante évocation de cette attitude comme servi de transition pour glisser du moral au physique, je crayonnerais à mon sujet impérial une figure de circonstance. J'insisterais sur le grave, tout en écartant le soucieux. Je n'essaierais pas de nier, par une vaine coquetterie, que Sa Majesté ait subi l'irréparable outrage ; mais je tirerais avantage des cheveux blancs, même des rides, et discrètement rappellerais, après Victor Hugo, que « dans l'œil des vieillards on voit de la lumière. »

Ce portrait n'est pas mal ? Surtout pour un artiste amateur, que pensez-vous ?

Comparez maintenant avec l'œuvre du professionnel Schenckli avoue sans vanité que le parallèle il ne craindra pas. Je ne vais pas vous citer le tout, mais seulement ce qui se rapporte à mon propos, n'ayant pas coutume de reproduire à titre gracieux la copie de ceux que je crois pouvoir appeler confrères, quoique moi-même *in partibus*.

L'essentiel donc du crayon américain est relatif aux rides du kaiser ; car l'artiste ne retouche pas jusqu'au point de les combler, ces rides ; mais il les flatte : il les intitule des rides *souriantes*.

Seigneur ! que voilà un malheureux trait de plume, et qui aurait mieux fait de rester au fond de l'écrivain ! Vous ne sentez pas le ridicule ? Mais, mon cher, c'est comme s'il disait : « Cet homme a la patte d'oeie, il a donc le caractère gai. » Sourire de rides n'est que grimace. Cette touche est de caricature et non de grand art. Au nom du goût, je critique.

L'erreur, moralement, encore plus grave ! Le kaiser, assure ce journaliste américain, est de la plus belle humeur du monde. Il est d'une gaîté charmante. Ici, je ne dis plus : caricature ! Je dis : pavé de l'ours !

Eh ! Monsieur, si vous croyez rendre service à votre idole, et attirer sur elle la sympathie des mères par ce dire qu'elle rit sur le volcan, grossière est votre erreur, monsieur !

Il ne faut pas, comme disent les écoliers, confondre autour avec alentour, ni la gaîté de forme héroïque avec un air de rigolade. Il y a fagot et fagot.

Tout le monde admire, et même les neutres, la bonne humeur des soldats français. Mais c'est qu'ils sont bien libres, s'il leur plaît mieux, de marcher gaîment à la victoire ou au trépas. Au lieu que votre kaiser, qui n'affronte que la mort des autres, il pourrait bien garder son sérieux.

J'ajoute ceci, qui tombe sous le sens : de toutes ces morts innombrables il porte la responsabilité. Joyeux peut-être le soldat individuellement, parce qu'il a la conscience légère. Je ne me soucierais pas de peser celle de l'empereur allemand ; car je pense que j'en aurais plein les bras. S'il ne flétrit pas sous le faix, je le plaindras plutôt que de l'admirer, mais de le plaindre je n'ai non plus nulle envie.

On assure qu'il dit en public : « Je n'ai pas voulu cela. » Je ne pensais pas qu'il le dit en se tenant les côtes.

S'il est réellement si gai, vu les circonstances, cela n'est pas naturel. A sa place, je me soignerais.

Mais j'ai idée que le correspondant américain a forcé la note, pour attester plus solennellement la constance et fermeté d'âme de son modèle ; et, en ce cas, je reviens à mon point de départ proverbial :

Qui veut trop prouver ne prouve rien.
P. c. c. :
Abel Hermant.

Les socialistes allemands voteront les crédits de guerre

GENÈVE, 27 octobre. — Selon le Vorwaerts, la fraction socialiste du Reichstag a décidé, par 57 voix contre 15, de voter les nouveaux crédits de douze milliards. La fraction fera une déclaration à la séance plénière du Reichstag.

Devant Verdun, l'ennemi contre-attaque encore, mais sans résultat

TROIS DIVISIONS FRANÇAISES ONT BOUSCULÉ SEPT DIVISIONS ALLEMANDES

La situation en Transylvanie et en Dobroudja

Devant Verdun, la réaction de l'ennemi s'est de nouveau interrompue après l'échec des quatre violentes contre-attaques menées contre le fort de Douaumont dans la journée de jeudi. Nous avons continué de progresser de part et d'autre du fort de Vaux. Ce sont là des travaux d'approche, sur la valeur desquels il ne faut pas se méprendre. Est-il besoin de répéter encore qu'une préparation d'artillerie efficace est la condition indispensable d'un assaut, qu'une telle préparation ne peut commencer qu'après la mise en place du matériel, et que l'assaut lui-même ne peut partir que de tranchées creusées à courte distance du but ? Oui, sans doute, il en est besoin, puisque la victoire de Douaumont n'a pas suffi à quelques esprits chimériques qui exigeaient qu'en même temps on ne fit qu'une bouchée du fort de Vaux. Nous pouvons dire aujourd'hui que la conquête du village et du fort de Douaumont, qui nous a fait progresser de trois kilomètres dans les lignes ennemis, dépasse déjà, et de beaucoup, le résultat escompté de l'opération. Aucune de nos offensives, ni en Champagne, ni sur la Somme, n'avait obtenu du premier élan un tel succès.

Afin d'essayer d'en diminuer l'importance, l'ennemi a recours à sa fraude ordinaire, qui est de nous prêter des intentions que nous n'avons jamais eues. Ce n'est vraiment pas à nous d'entrer dans son jeu.

Le bulletin officiel de l'état-major allemand en date du 27 octobre annonce que « des attaques françaises à l'est du fort de Douaumont ont été repoussées avec de lourdes pertes. » Ceux du 25 et du 26 s'exprimaient à peu près de la même manière, en ajoutant la mention d'attaques sur la Somme, non moins imaginaires. Ce sont là de simples et gros mensonges. Pour en être dupe, il faut ignorer tout de la situation actuelle et du caractère allemand, ou le vouloir.

Les identifications d'unités faites sur le champ de bataille de Douaumont montrent que sept divisions allemandes ont pris part à la lutte. Nous n'avions engagé, de notre côté, que trois divisions. Dans la guerre moderne, ce n'est pas le nombre des hommes qui décide la victoire : c'est la puissance des armes et leur judicieux emploi.

Une autre preuve de ce fait nous est fournie, malheureusement en sens inverse, par les événements de la Dobroudja. Le corps expédi-

tionnaire de Mackensen ne doit pas ses succès à la supériorité des effectifs, mais à celle du matériel. Il semble notamment que l'armée allemande n'y soit représentée que par quelques unités, mais ce sont des unités d'élite, qui n'interviennent qu'à l'instant de l'assaut. C'est l'artillerie qui ouvre la route à cette phalange. Le procédé a déjà été employé par le même chef durant l'été de 1915 contre les Russes, et en automne contre les Serbes. Les Russes, depuis lors, ont mis cette dure leçon à profit. Ils ont augmenté leur matériel, fait provision de munitions. Le résultat fut leur offensive victorieuse en Volhynie, en Galicie et en Bukovine. Les Serbes, de leur côté, ont reçu une artillerie qui leur permet de reconquérir chaque jour quelques lambeaux de leur patrie.

Il est fort regrettable, il est presque inexplicable, qu'au moment où nos nouveaux alliés sont entrés en guerre, on n'ait pas su prévoir que la manœuvre allait recommencer contre eux. Car la riposte est aisée à qui a su préparer à l'avance les approvisionnements nécessaires. Aujourd'hui, sous un nouveau coup de bâton, les forces russe-roumaines de la Dobroudja ont reculé encore d'une vingtaine de kilomètres, jusqu'à la ligne Hirsova-Kacapkoj. Par bonheur, la situation se maintient en Transylvanie. Rien n'est donc perdu encore, sinon un temps que l'approche de l'hiver rendait particulièrement précieux. Il est vrai que la mauvaise saison est également au désavantage de l'ennemi, qui devra arrêter son offensive s'il ne parvient pas à sortir des montagnes de Transylvanie avant qu'elles soient couvertes de neige.

Jean Villars.

Les renforts russes arrivent en Roumanie

BUCAREST, 26 octobre. — D'après les derniers renseignements que l'on reçoit ici, les renforts russes commencent à arriver régulièrement à l'armée de la Dobroudja et à celle de la Transylvanie.

Des troupes russes sont déjà entrées en action dans la région de Buseu et de Predeal.

Les milieux militaires et politiques de Bucarest conservent une confiance inébranlable dans l'issue de la lutte tragique et sanglante qui se poursuit en ce moment.

Le roi Ferdinand, qui est au quartier général des armées du front de Transylvanie, donne l'exemple d'un sang-froid et d'une énergie qui font l'admiration de tous. (Radio.)

PAS DE PAIX SÉPARÉE

Pour répondre à de faux bruits répandus par l'Allemagne

La vérité sur le voyage en Suisse de M. Kolemine.

Nous avons déjà parlé de la campagne éminemment tendancieuse entreprise par la presse de certains pays neutres, à l'instigation de l'Allemagne, pour laisser croire que la Russie envisagerait la possibilité d'une paix séparée.

Les changements de personnes qui se sont produits récemment dans le ministère russe avaient servi de point de départ et de prétexte à ces fausses nouvelles. Le gouvernement russe, par ses organes les plus qualifiés, en particulier par la légation de Berne, avait démenti ces rumeurs et en avait révélé le véritable caractère. M. Protopopoff, particulièrement désigné comme le ministre de transition qui devait conduire à la réconciliation russo-allemande, a fait, en outre, le 14 octobre, devant les représentants de la presse de Moscou, les déclarations les plus catégoriques, affirmant, par exemple, dans un langage qui est exactement celui de M. Briand et de lord Grey, que « la



LE GÉNÉRAL KRAFFT VON DELLEMENSINGEN qui commande les troupes bavaroises, auxquelles a été confiée l'attaque de la Roumanie par les défilés de la Transylvanie.

guerre, en tout cas, devait être conduite jusqu'au bout ; que si elle n'était pas poursuivie dans les conditions arrêtées d'un commun accord par les puissances, elle recommencerait à bref délai dans des conditions désastreuses pour la Russie, etc... ». Toutes ces paroles, tous ces témoignages, sans compter les preuves que donne la Russie de son activité militaire, n'ont pas arrêté une campagne destinée à répandre des doutes et des inquiétudes parmi les Alliés et à servir en même temps certains intérêts de la politique intérieure allemande, comme nous l'avons précédemment indiqué.

La campagne dont il s'agit n'a pas cessé malgré la force des démentis et l'évidence des faits. Elle a recommencé, par exemple, dans une partie de la presse suédoise, après avoir pris naissance dans certains organes de la presse suisse.

La *Berner Tagwacht*, organe socialiste, qui n'en est pas à sa première publication tendancieuse, après avoir lancé la première ces rumeurs, s'y est entêtée. Elle prétend qu'aucune dénégation ne prévaudra contre les preuves qu'elle possède. Quelles sont ces preuves ? Des « preuves » comme on en trouve dans les romans policiers, des preuves à la *Sherlock Holmes*. Le journal suisse a déclaré qu'on ne pourrait pas le contredire quand il affirmait qu'un « haut fonctionnaire russe » du nom de K...ine était venu à Berne. On ne le contredira pas, en effet, parce qu'il est très vrai que M. Kolemine, diplomate russe, est allé en Suisse. Mais qui est M. Kolemine ? Quel était le but de son voyage ? Voilà ce que nos renseignements nous permettent de dire avec la plus grande précision.

M. Kolemine, qui est un fort galant homme, a sans doute un très bel avenir devant lui. Mais, pour le moment, il n'est pas encore arrivé à ces sommets de la carrière où l'on est chargé des hautes missions confidentielles. Le dernier poste que M. Kolemine a occupé à l'étranger était celui de deuxième secrétaire à l'ambassade de Madrid. Et, s'il a fait le voyage de Suisse, c'est pour la raison que son beau-père, M. Bachracht, ministre de Russie à Berne, était tombé malade, et même si gravement qu'il en est mort ces jours derniers. Voilà à quoi se réduit le grand mystère du journal bernois. On jugera par cet exemple du cas qu'il convient de faire d'une campagne dont les intentions sont trop faciles à percer.

Jacques Bainville.

Le gouvernement provisoire grec envoie des agents en Europe

SALONIQUE, 25 octobre. — Le gouvernement provisoire a envoyé en Europe différentes personnalités, chargées de poursuivre la réalisation des projets que s'est assignés le mouvement de défense nationale. (Radio.)

Le gouvernement grec révoque les fonctionnaires venizélistes.

ATHÈNES, 27 octobre. — Ce soir, à l'issue du Conseil des ministres, le gouvernement a soumis à la signature du roi un décret prononçant la révocation de tous les fonctionnaires qui ont adhéré au mouvement révolutionnaire de Salonique. (Radio.)

Une grève des chemins de fer helléniques

ATHÈNES, 27 octobre. — Le personnel de la Compagnie des Chemins de fer helléniques a déclaré ce soir la grève générale. Le motif invoqué pour justifier la cessation du travail est le refus opposé par le gouvernement à une demande d'augmentation des salaires.

Avant de déclarer la grève, le comité des employés de chemins de fer a demandé un entretien à M. Argyropoulos, ministre des Communications.

Le colonel Stratigos, chef de l'état-major de l'armée, qui avait été appelé par le gouvernement à prendre part au conseil où devaient être examinés les désiderata des employés, a reçu les membres du comité, leur donnant comme réponse que le gouvernement appellerait le personnel sous les armes, au cas où la grève serait déclarée.

Le conseil, réuni au ministère des Communications, pour délibérer sur la situation, est encore en séance. Le bruit court que si des mesures de rigueur étaient prises contre les grévistes, le personnel de tous les réseaux des chemins de fer grecs se solidariserait avec leurs camarades et cesserait également le travail. (Radio.)

CLOTURE DE L'EMPRUNT

Dimanche prochain 29 octobre, dernier jour de l'émission de l'Emprunt, la Caisse d'Epargne et de Prévoyance de Paris, 9, rue Coq-Héron et rue du Louvre, 19, ouvrira ses guichets de souscription toute la journée dans les mêmes conditions qu'en semaine.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 27 Octobre (817^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, canonnade intermittente. Nos tirs d'artillerie ont fait exploser un dépôt de munitions DANS LA REGION GENER-MONT-ABLAINCOURT.

AU NORD DE VERDUN, nous avons effectué, pendant la nuit, des opérations de détail dans le secteur A L'OUEST ET AU SUD DU FORT DE VAUX. Nous avons fait une centaine de prisonniers et réalisé quelques progrès au cours de ces actions. L'ennemi a violement bombardé nos positions DANS LA REGION DE DOUAUMONT ET DU CHENOIS. Rien à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 26 au 27, nos avions de bombardement ont jeté quarante obus sur la gare de Grandpré, huit sur celle de Challeranges, trente sur les bivouacs ennemis de Frétoy-le-Château et d'Avricourt (nord de Lassigny) où deux incendies ont été constatés. Dans la même nuit, dix de nos avions ont lancé deux cent quarante obus de 120 sur la gare de Conflans et trente de même calibre sur la gare de Courcelles. Les objectifs ont été atteints par de nombreux projectiles. Un autre de nos appareils a jeté six obus sur la voie ferrée de Pagny-sur-Moselle.

23 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, assez grande activité des deux artilleries dans les secteurs de SAILLY-SAILLISEL, DE BOUCHAVESNES ET DE BIACHES.

AU NORD DE VERDUN, l'ennemi a dirigé un bombardement continu et violent sur nos premières lignes, notamment sur les ravins d'HAUDROMONT, LE FORT DE DOUAUMONT ET LA BATTERIE DE DAMLOUP. Une tentative d'attaque enemie à l'ouest du village de DOUAUMONT a été arrêtée net par nos tirs de barrage.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front. Le mauvais temps est général et empêche les opérations.

Les communiqués britanniques

11 HEURES 10.

Il a plu très fortement toute la nuit. L'artillerie ennemie a montré de l'activité AU SUD DE L'ANCRE. Nous avons exécuté avec succès, dans la même région, un coup de main sur les tranchées allemandes.

Rien à signaler sur le reste du front.

21 HEURES 30.

Une forte pluie est tombée toute la journée. Violent bombardement entre LA BASSEE ET HULLUCH, ainsi que dans la région de BEAUMONT-HAMEL par l'artillerie et les mortiers de tranchées allemandes.

L'artillerie britannique a canonné les tranchées ennemis AU SUD D'ARMENTIERES.

Hier, l'aviation allemande a été plus active que de coutume. Un combat aérien a eu lieu entre un grand nombre d'avions, au cours duquel cinq sont tombés, dont deux des nôtres. Dans un autre engagement, un de nos pilotes s'est trouvé aux prises avec une escadrille de dix appareils. Il les attaqua séparément et réussit à les disperser bien en arrière de leurs lignes.

Communiqué belge

Dans la région au nord de Dixmude ainsi que dans les environs de cette ville, l'artillerie a été active de part et d'autre de l'Yser.

Communiqués de l'armée d'Orient

Aucun événement important à signaler. Le mauvais temps continue à gêner les opérations.

Le 26 octobre, dans quelques combats, favorables pour nous, nous avons enlevé quelques tranchées ennemis, pris une mitrailleuse et plusieurs dizaines de soldats, dont quelques officiers.

Communiqué de l'emprunt

Les bureaux de poste seront ouverts le dimanche 29 octobre, comme les guichets du Trésor.

Le nombre très considérable des souscripteurs qui viennent à ces bureaux témoigne de l'active propagande des agents des postes répondant à l'appel que leur a adressé le conseil de leur Association générale dès les premiers jours de l'Emission.

Sur et à mesure que la clôture de l'Emission approche, à côté des souscriptions nombreuses du public et des collectivités, on enregistre des souscriptions individuelles très importantes.

De la Baltique à la mer Noire

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 27 octobre. — Communiqué du grand état-major :

Des forces allemandes, peu importantes, ont attaqué nos positions au sud de Riga, mais elles ont été repoussées. Couvert par un violent feu d'artillerie, un bataillon ennemi a assailli nos avant-postes, à l'ouest du Shara, dans la région de Goldvitchi. Les Russes ont été forcés de se retirer sur la rive est.

Dans les Carpates boisées, dans la région sud de Rafailov, et à l'ouest de Vorokhta, l'ennemi a lancé une attaque qui est venue se briser contre notre résistance.

FRONT DU CAUCASE. — De faibles forces turques ont tenté, mais sans succès, de s'avancer vers Sharafkhan, à dix verstes au sud de Ziariat.

En direction de Sakkiz, nous avons capturé un parti turc et nous sommes emparés d'un convoi.

FRONT ROUMAIN. — Dans la région du nord à l'ouest de la frontière de Moldavie, les Roumains, au cours d'une rapide offensive, ont pris le village de Bolian, à seize verstes au nord-ouest d'Okna et des hauteurs de Piatra et de Rotku.

A la frontière nord de la Valachie, les Roumains ont arrêté l'offensive de l'ennemi et consolidé leurs positions. Sur les deux rives du Jiu, les combats continuent acharnés.

DANS LA DOBROUDJA, l'ennemi continue ses attaques sur toute l'étendue du front.

Les Russes et les Roumains se retirent en combattant, au nord de la ligne d'Hirsova-Kacapchioj.

« Il s'agit de tenir bon quelques jours », dit le journal de M. Sonnino

ROME, 27 octobre. — Les milieux officiels italiens se montrent optimistes au sujet de la situation roumaine.

« Tout compte fait, dit le *Giornale d'Italia*, qui reflète souvent la pensée de M. Sonnino, la situation de la Roumanie est certainement difficile, mais non compromise ; il y a grande raison, au contraire, de croire que la crise militaire soit au point d'être heureusement dénouée. Il s'agit de tenir bon quelques jours encore : la situation stratégique se rétablira et les Germano-Bulgares devront répondre à la contre-manœuvre russo-roumaine.

» Chassons donc tout pessimisme et gardons confiance dans les Roumains, qui ont donné la preuve d'une grande vaillance, et dans les Russes, à qui la victoire a tant de fois souri.

La succession du comte Sturkh

LA CRISE RESTE OUVERTE

ZURICH, 27 octobre. — La crise ministérielle ouverte par la mort du comte Sturkh semble être difficile à résoudre.

Von Körber a eu plusieurs conférences avec M. Bleylezen, lieutenant-général de l'Autriche fédérale, à qui on aurait offert le portefeuille de l'Intérieur. Mais l'acceptation de Bleylezen n'est pas encore certaine. On affirme d'autre part que von Körber prenait la présidence du Conseil, ministre des Finances autrichiennes, M. Leth, le ministre de l'Instruction publique, M. Kussner, donneraient leur démission.

Von Körber a posé des conditions difficilement acceptables

GENÈVE, 27 octobre. — Le correspondant de Vienne de la *Frankfurter Zeitung* télégraphie son journal au sujet de la crise ministérielle que la situation n'a pas encore été éclaircie. Von Körber semble toujours avoir le plus de chances, mais il a posé des conditions qui, paraît-il, se rapportent autant à la composition du ministère qu'à la liberté vis-à-vis d'autres facteurs.

Il est douteux que de telles conditions puissent être acceptées, spécialement en ce qui concerne la Hongrie, car il existe déjà avec le gouvernement de Budapest des accords qui ne peuvent être touchés et qui influent d'une manière décisive sur les points, non encore résolus, des négociations et les compensations.

Le correspondant viennois des *Münchener Neueste Nachrichten* est d'un autre avis ; il pense que la nomination du ministre des Finances Körber au poste de président du conseil autrichien devrait être considérée comme certaine. Il n'est pas possible de prévoir dès maintenant si, par suite de cette nomination, des changements auraient lieu au sein du cabinet.

LA BARRIÈRE BELGE

Il faut empêcher à tout prix, a dit le chancelier, que la Belgique ne devienne un bastion de la France et de l'Angleterre contre l'Allemagne. Plus récemment, l'amiral von Tirpitz déclarait que le but principal de la guerre était de maintenir dans les Flandres un bastion allemand contre l'Angleterre.

D'autre part, par les amis que nous avons dans les pays neutres où subsiste un semblant de vie internationale, et où l'on discute passionnément la politique d'après-guerre, nous savons que les Allemands éclairés ont fini par comprendre que c'en était fait des ambitions démesurées qui animaient toute la population de l'empire jusqu'à l'échec de Verdun, que leur suprême espoir est de se maintenir en Belgique ou du moins — car, déjà, cela aussi leur paraît difficile — de maintenir le pays dans la dépendance économique de l'Allemagne. Au premier abord, cet espoir paraît en contradiction avec la politique du gouvernement allemand dans le pays occupé.

A y regarder de plus près, cette politique démontre à quel point cette espérance est tenace. Dans le même temps qu'on essaye de terroriser les patriotes belges en poursuivant avec une implacable rigueur toutes les manifestations de loyalisme, en emprisonnant tous ceux qui personnaient la résistance à l'envahisseur, on cherche, par des mesures sournoises, à faire naître la méfiance à l'égard des Alliés dans les populations flamandes, et, d'autre part, à créer un parti économique neutraliste dont on pourrait par la suite faire un parti allemand. « Ne vous laissez pas emporter par le sentiment, disent aux Belges les bons apôtres. Vos intérêts sont allemands. C'est avec l'Allemagne que vous faisiez avant la guerre les meilleures affaires. Si vous rompez avec nous, vous serez ruinés. »

Cette manœuvre échouera; elle échoue déjà. Trop de sang sépare les Belges des Allemands pour que jamais des relations d'amitié ou même des relations d'affaires puissent se renouer entre les deux peuples. Mais ces intrigues démontrent l'importance européenne du problème belge. Du statut de la Belgique dépend l'équilibre de l'Occident.

Economiquement, la Belgique est un comptoir international, dit M. Pierre Nothomb dans un de ses remarquables essais d'histoire diplomatique et territoriale qu'il vient de réunir sous ce titre, *la Barrière belge*. Politiquement, c'est un champ d'expériences; militairement, une barrière; intellectuellement, un truchement. »

Comptoir international, champ d'expériences, truchement intellectuel, ces divers aspects ne comportent pour un pays que des avantages. Mais de quel poids a pesé sur sa destinée son rôle de barrière militaire! Depuis le moyen âge, ces riches provinces sont le champ de bataille de l'Europe; aucun pays ne fut plus souvent ravagé par la guerre, et c'est parce qu'ils se souvenaient qu'ils avaient si souvent subi les horreurs de la guerre que les Belges ont accepté en 1831 cet expédient de la neutralité permanente que les événements de 1914 ont définitivement condamné et qui les a toujours empêchés d'avoir une politique étrangère et de se prémunir contre une catastrophe qu'on ne pouvait prévoir.

Malheureusement, rien n'est plus tenace que

certaines habitudes d'esprit, et tandis que la majorité des Belges, les plus jeunes, les plus énergiques, ceux qui ont foi dans l'avenir de leur pays, acceptent ce rôle de barrière, d'autres n'en veulent voir que les charges et les périls, et se raccrochent au principe de la neutralité dans l'espoir chimérique que l'Allemagne ne sera plus jamais à craindre. « Nous le voyons bien, disent-ils, la neutralité permanente n'était qu'un masque. Il est vrai que quand les puissances nous ont donné notre statut international dans les traités de 1831 et de 1839, elles ont voulu en réalité faire de nous une barrière contre la France. Mais ce n'est pas une raison pour que l'on fasse de nous une barrière contre l'Allemagne. Nous voulons maintenant vivre pour nous-mêmes. Nos sacrifices nous en ont donné le droit. »

Eh! sans doute! Tous les Alliés ont reconnu à la Belgique une situation privilégiée. Ils veulent lui donner une existence heureuse et libre, mais toute leur bonne volonté ne prévaudra pas contre la force des choses. Sa situation géographique et son histoire font qu'elle continuera nécessairement à jouer son rôle de barrière, tant qu'en face des Etats celto-latins se dressera l'éternelle menace du germanisme. Comme le démontre très clairement le livre de M. Nothomb, les puissances à l'instigation du germanisme avaient voulu en faire une barrière contre la France; l'événement ayant prouvé que c'est toujours par delà le Rhin qu'il faut chercher les perturbateurs de l'ordre européen, elle reparaira demain comme une barrière nécessaire contre l'Allemagne. Elle ne pourra faire autrement que d'accepter ce rôle qui lui est imposé par la nature. Mais comme les puissances occidentales ont intérêt à ce que la barrière soit solide, à ce que la barrière soit infranchissable, il faudra bien qu'elles donnent au petit Etat qui en aura la garde la force nécessaire à sa défense. Une Belgique forte, une Belgique libre de choisir son alliance, selon ses sympathies et ses intérêts, voilà ce qui inquiète l'Allemagne par-dessus tout.

« Pas de bastion belge dirigé contre nous! » dit le chancelier. « Un bastion belge entre nos mains et dirigé contre l'Angleterre! » dit l'amiral von Tirpitz. Ces opinions ennemis dictent aux Alliés leur politique. Il faut qu'ils fassent de la Belgique, avec son consentement, bien entendu, un bastion formidable, un bastion que personne ne songe même à attaquer.

L. Dumont-Wilden.

UN RAID NAVAL ALLEMAND dans la Manche

LONDRES, 27 octobre (4 heures de l'après-midi). — L'Amirauté annonce que la nuit dernière l'ennemi a effectué un raid avec dix destroyers contre le service des transports de la Manche. La tentative a échoué. Un transport vide, le *Queen*, a été coulé. Tout son équipage a été sauvé. Deux destroyers ennemis ont été coulés, les autres chassés.

Le destroyer britannique *Flirt* est manquant. On craint qu'il ne soit perdu, mais neuf hommes de l'équipage sont sauvés.

Le destroyer *Nubian* a été avarié par une torpille et pris en remorque; par suite du mauvais temps, le câble de remorque s'est rompu et le destroyer s'est échoué.

Le théâtre de la guerre germano-roumaine



La passe de Predeal entre cette ville et Brasso. A gauche, la ligne de chemin de fer Brasso-Bucarest.

Mauvaise volonté et mauvaise foi

Voilà ce qui caractérise l'attitude de l'Allemagne à l'égard de la Norvège.

On sait que le gouvernement norvégien doit envoyer au gouvernement de Berlin une note en réponse à celle que celui-ci a antérieurement fait parvenir.

Un exemple suffira à montrer dans quel esprit et avec quelle mauvaise foi l'Allemagne poursuit cette conversation. Avant même de connaître le texte de la réponse norvégienne, les journaux allemands déclarent qu'elle ne sera pas acceptable. C'est ainsi que le *Lokal Anzeiger* écrit :

« Un journal officieux norvégien dit que la Norvège exposera les raisons qui motivent son attitude dans la question des sous-marins; cela ne sera pas fait pour avancer les négociations. Une telle déclaration ne donnera pas satisfaction à l'Allemagne. »

Quant au point de vue de la Norvège, on le connaît : il n'a pas changé. Et le ministre de Norvège à Rome en donnait encore l'assurance à un représentant du *Giornale d'Italia* :

« Pour résoudre le conflit actuel entre l'Allemagne et la Norvège, il suffirait que l'Allemagne nous accordât ce qu'elle a accordé à la Suède. Nos requêtes sont identiques à celles de la Suède et elles sont très légitimes. Pourquoi donc l'Allemagne ne les accepterait-elle pas? »

En attendant, l'Allemagne semble procéder à la destruction systématique de la flotte marchande de la Norvège, qu'elle a déjà réduite à ses neuf dixièmes.

Depuis dimanche, les navires suivants ont été coulés ou incendiés : les vapeurs *Rissoy*, *Venus II* et *Sola*; le voilier *Chatainka*. Les vapeurs *Profit* et *Atlejarl* auraient été capturés en haute mer. Selon une dépêche de Londres à l'*Information*, l'*Atlejarl* serait le bateau-poste dont on a d'abord annoncé la capture et dont une dépêche de Newcastle dit aujourd'hui, d'après le consul de Norvège de cette ville, qu'il est arrivé à Bergen à l'heure fixée par l'horaire.

D'autre part, on télégraphie de Rotterdam à l'agence Radio que le gouvernement de Berlin vient de prendre une décision aux termes de laquelle les exportateurs allemands de matériel maritime pourront continuer seulement leurs opérations, sous la condition que le matériel allemand ne sera pas employé à la réparation des bateaux norvégiens.

C'est une première mesure de pression contre la Norvège, que l'Allemagne veut punir de son attitude dans la question des sous-marins.

“Les dessous d'une belle action”

MADRID, 27 octobre. — Sous ce titre, le *Liberal* publie ce matin un article de M. Arroquistain, au sujet de la prétendue générosité de l'Allemagne à l'égard de l'Espagne. On sait que récemment un sous-marin allemand qui avait arrêté un vapeur espagnol, le *Victor-Chavarri*, consentit à ne pas le couler à la condition que le navire retournerait avec sa cargaison à Bilbao, d'où il était parti.

M. Arroquistain croit avec raison que cette générosité relative est dictée à l'Allemagne par l'espoir d'obtenir du gouvernement espagnol un traitement de bienveillance pour les sous-marins. L'Espagne n'a pas encore répondu à la note des Alliés; l'Allemagne voudrait sans doute que la réponse lui fut favorable et l'autorisa à utiliser le littoral espagnol dans une guerre sous-marine. Mais outre qu'on est en droit de douter qu'une fois cette réponse obtenue l'Allemagne continuera à respecter les navires marchands espagnols, il est à craindre qu'un excès de bienveillance de la part du gouvernement à l'égard des sous-marins ne conduise à un blocus des ports espagnols.

Un navire dunkerquois coulé

DUNKERQUE, 27 octobre. — Le *Nord Maritime* apprend par un télégramme de son correspondant à Swansea (Angleterre) qu'un navire de la Compagnie des voiliers de Dunkerque, le *Brizeuc*, a été torpillé par un sous-marin. L'équipage entier a été sauvé et a pu être recueilli par un vapeur norvégien.

Le train du kaiser attaqué par des aviateurs

ZURICH, 27 octobre. — On mande de Berlin que l'ingénieur qui conduisait le train de Guillaume II a été tué lors d'une attaque aérienne dirigée contre ce train (*Information*).

BENÉDICTINE “la Grande Liqueur Française”
TONIQUE - DIGESTIVE

LES SERBES SUR LE SOL DE LEUR PATRIE



Les succès de nos alliés serbes sur le front de Monastir continuent, malgré le temps défavorable qui, dans une mesure relative, a depuis quelques jours entravé leurs mouvements. Les soldats du roi Pierre, coiffés, comme les nôtres, du casque protecteur, rivalisent d'endurance et d'enthousiasme sur des champs de bataille où se joue le destin de leur patrie. Et c'est toujours avec une impatiente ardeur qu'en quittant leurs postes de cantonnement ils retournent aux combats.

• DERNIÈRE HEURE •

Le raid naval allemand dans la Manche

Sur les dix contre-torpilleurs ennemis, deux au moins ont été coulés.

Communiqué de la Marine, 27 octobre 1916. — 23 heures. — Pendant la nuit du 26 au 27 octobre, l'ennemi a tenté un raid avec dix contre-torpilleurs sur le service de transports britanniques de la Manche.

La tentative a échoué. Un seul transport vide, La Queen, a été coulé. Tout son équipage est sauvé. Deux des contre-torpilleurs ennemis ont été coulés, les autres repoussés. Le contre-torpilleur Flirt est manquant et on craint qu'il ne soit perdu, mais neuf hommes de l'équipage ont été sauvés. Le contre-torpilleur Nubian, avarié par une torpille, a été pris à la remorque, mais à cause du mauvais temps l'aussière s'est rompue et le navire a été échoué.

Sur la route du retour, cinq des contre-torpilleurs allemands se sont rencontrés avec deux chalutiers français. L'un de ceux-ci a été coulé. La plus grande partie de son équipage a été sauvée.

Deux contre-torpilleurs ennemis coulés

Londres, 27 octobre. — Le secrétaire de l'Amirauté annonce qu'au cours du raid naval allemand dans la Manche deux contre-torpilleurs ennemis ont été coulés; les autres ont fui devant notre poursuite.

La haine de l'Angleterre

L'appel du « Comité populaire allemand pour le prompt écrasement de l'Angleterre »

Voici la traduction d'un document dont la publication a déterminé la saisie de la *Kœnigliche Volkszeitung* :

« L'encerclement (Einkreisung) militaire et économique de notre peuple se resserre tous les jours davantage. Tous les jours, de nouveaux Etats se rangent ouvertement du côté de nos ennemis. L'Italie, le Portugal, la Roumanie sont déjà intervenus; on peut prédir la participation d'autres Etats à la guerre mondiale.

« Même les neutres qui s'abstinent d'hostilités « militaires » contre nous sont poussés chaque jour davantage aux hostilités « économiques » contre l'Allemagne, par la publication des « listes noires » et l'interdiction des importations de vivres et de matières brutes. Par ce fait, la paix s'éloigne plus que jamais.

* Et pourquoi?

« Pourquoi, malgré le courage héroïque et les sacrifices de nos troupes, nos victoires écrasantes à l'est, au sud et à l'ouest, n'arrivons-nous pas à une solution? »

« Parce que la puissance militaire de l'Angleterre n'est pas encore brisée.

« L'Angleterre, avec son allié le Japon, et avec l'Amérique vassale, contribue toujours à l'équipement de nouvelles armées géantes russes. L'Angleterre, grâce à son recrutement, compense les pertes de la France et puise dans son industrie et celle de ses hommes de paix de nouveaux matériaux de guerre en quantité innombrable. L'Angleterre excite toujours de nouveaux peuples contre nous.

« Mais n'arrivera-t-elle pas un jour ou l'autre à se déclarer lasse de la guerre? »

« Non! Car l'Angleterre est toujours plus acharnée ennemie. Jusqu'à présent, elle a exécuté toutes ses menaces. Grâce à son service militaire obligatoire, elle a mis sur pied des armées dont les contingents se chiffrent par millions. Elle a introduit le travail forcé pour la fabrication des matériaux de guerre. Elle nous a enlevé presque toutes nos colonies. Par sa puissance financière, jointe à l'industrie américaine et japonaise, elle a pu, au cours de l'année 1916, constituer en armées gigantesques, équipées et solides, les inépuisables masses humaines de l'empire russe.

« La Grande-Bretagne, grâce au secours de l'Amérique, voudra soutenir son effort jusqu'à notre épuisement. Elle a décidé de nous anéantir et mettra tout en jeu pour arriver à son but. Quant à espérer une entente avec l'Angleterre avant de l'avoir vaincue, c'est une aberration fatale. Notre ennemie veut, après nous avoir appliqué le système d'extermination, suivi en 1807 à l'égard de la France, nous annihiler au point de vue économique. Et déjà elle prépare, sur ce terrain, une nou-

velle guerre qui devra, après la paix, nous enlever toute chance de développement.

« Que pouvons-nous faire? »

« A cette question il n'y a qu'une seule réponse, ce cri : « A bas l'Angleterre! »

« L'histoire des trois derniers siècles prouve que l'Angleterre ne peut être vaincue que sur mer. Si le Royaume-Uni est notre ennemi le plus dangereux, il est aussi le plus vulnérable, car il vit ou meurt par sa marine.

« Si celle-ci ne suffit plus à ses besoins, le pays est perdu.

« Or, nous pouvons vaincre l'Angleterre sur mer. Les récentes actions de notre flotte l'ont prouvé. Mais l'Angleterre a le temps devant elle : aussi, faut-il unir toutes les forces de notre peuple pour ce but unique : assujettissement rapide, impénétrable de l'Angleterre.

« Qui veut nous aider à atteindre ce but n'a qu'à demander et répandre nos brochures de propagande.

« Le comité populaire pour le prompt écrasement de l'Angleterre : Munich, Schwanthalier Strasse. » (Radio.)

LA BATAILLE DE VERDUN

Les sept divisions allemandes qui n'ont pu conserver Douaumont

On nous communique la note suivante :

On sait aujourd'hui que la victoire du 24 octobre n'est pas due à l'infériorité numérique d'un adversaire surpris par une offensive rapide. Ce jour-là, les Allemands étaient en force à Verdun. L'attaque française, menée par trois divisions seulement, avait en face d'elle des troupes appartenant à sept divisions différentes, c'est-à-dire de quoi résister amplement.

Des bataillons de dix-neuf régiments ont été identifiés en première ligne dans l'ordre suivant, de la Meuse à Grimaucourt, en Woëvre :

Les 13^e, 39^e et 57^e régiments appartenant à la 13^e division de réserve, 7^e C. R., des bois d'Haudmont au bois Nawé; les 168^e, 83^e R., 118^e régiments appartenant à la 25^e D. R., du bois Nawé au bois de l'ouvrage de Thiaumont; les 67^e et 30^e de la 34^e D. R. du 16^e corps actif, du nord de l'ouvrage de Thiaumont au nord de Fleury; les 7^e et 154^e de la 9^e D., du 5^e corps actif, au bois de Vaux-Chapitre; les 67^e R., 130 R. et 364^e de la 33^e D. R. à la Vaux-Régnier; enfin, à la batterie de Damloop, les 39^e, 53^e et 158^e de la 50^e D.

Parmi les prisonniers allemands du 24 octobre se trouvent dix commandants de bataillon.

AU REICHSTAG

Le torpillage du "Luis Vivès"

GENÈVE, 27 octobre. — On mandate de Berlin :

Le sous-secrétaire d'Etat Zimmerman répondant au Reichstag à une question de M. Schiffer, national-libéral, sur l'émotion qui règne en Espagne à la suite du torpillage de navires servant aux transports de céréales, a déclaré :

« A la suite d'une protestation espagnole relative au torpillage du vapeur espagnol *Luis Vivès* et du traitement infligé à l'équipage, l'ambassadeur d'Espagne a été informé que le torpillage avait eu lieu dans une guerre de croisière régulière conformément à la déclaration signée aussi par l'Espagne et que les autorités navales examinaient l'affaire. »

Les propriétés allemandes en Portugal

Le directeur de l'Office extérieur, répondant à une question de M. Bassermann, national libéral, relative à des mesures de représailles contre la saisie de propriétés allemandes en Portugal, s'est exprimé en ces termes :

« Le Portugal a interdit tout commerce avec l'Allemagne et ordonné la mise sous séquestre et l'administration des biens, meubles et immeubles des Allemands; en outre, les autorités portugaises ont vendu par quantités les biens des Allemands. L'Allemagne a d'abord protesté, puis elle a pris des mesures de représailles. Les paiements à destination du Portugal ont été interdits, les propriétés portugaises en Allemagne ont été soumises à l'obligation d'être déclarées et les entreprises portugaises en Allemagne mises sous séquestre.

« En ce qui concerne la liquidation des fortunes portugaises en Allemagne, le gouvernement impérial s'est réservé de prendre une résolution jusqu'à ce que le résultat de sa dernière protestation puisse être apprécié. »

SUR LE FRONT ROUMAN

La violence des attaques ennemis se heurte partout à une résistance efficace.

BUCAREST, 26 octobre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — A Tulghes et Bicaz, nous avons repoussé une attaque violente de l'ennemi.

A Hugyes, un avion ennemi a été abattu par notre artillerie.

Dans la vallée du Trotus, l'ennemi a attaqué avec violence, mais il a été repoussé.

Dans la vallée de l'Uzu, notre avance continue. Nous avons fait un officier et 82 soldats prisonniers et capturé une mitrailleuse.

A la frontière de Vrancea, dans la vallée de Buzeu, à Tabla-Butzi, Bratocea et Prédélos, situation inchangée.

L'ennemi a attaqué avec violence le mont Clabucelulazuge (au sud-ouest de Prédélos); le combat continue.

Dans la région de Dragoslavele, nous avons repoussé une très violente attaque ennemie, dans la vallée de Pravatz, qui est couverte de cadavres ennemis.

A l'ouest de l'Olt, les attaques ennemis ont été repoussées.

A Jiul, nous nous sommes repliés vers la sortie sud du défilé.

FRONT SUD. — Sur le Danube et dans la Dobroudja, rien de changé.

Deux raids aériens sur la Roumanie

BUCAREST, 25 octobre. — Un avion allemand a bombardé avant-hier les hôpitaux de Fetesti, surmontés de la Croix-Rouge, tuant une centaine de blessés.

Un autre avion ennemi a survolé Sinaia, lançant une bombe qui a blessé mortellement une femme. (Radio.)

Quatre avions anglais volent d'Imbros à Bucarest

BUCAREST, 27 octobre. — Quatre avions anglais, pilotés par huit aviateurs, sont arrivés hier sur l'hippodrome de Bucarest, venant de l'île d'Imbros, dans la mer Egée.

Après avoir franchi 500 kilomètres en cinq heures, ils ont traversé les Balkans, en survolant Andrinople. Ils ont franchi le Danube près de Turtukaia.

Un des avions atterrit à Turtea de Ariștei et revint à Bucarest. Les trois autres descendirent dans l'hippodrome même. On leur a fait une réception enthousiaste. (Radio.)

Le communiqué italien

ROME, 27 octobre. — Commandement suprême : Dans le val Lagarina, les tirs ajustés d'une de nos batteries ont détruit le siège d'un commandement ennemi et des magasins militaires à Isera (ouest de Rovereto), en provoquant un incendie.

Sur le front de Giulie, l'artillerie ennemie s'est montrée plus active, de Vertoibizza jusqu'à la mer. La notre a répondu efficacement, provoquant l'explosion de deux dépôts de munitions dans les lignes ennemis.

Un de nos détachements a pénétré dans une tranchée ennemie sur le Carso et s'est emparé d'un canon de gros calibre.

Les pertes autrichiennes sur le Carso

LONDRES, 26 octobre. — Selon les nouvelles reçues de Rome, les Autrichiens ont perdu 25.000 hommes dans les récents engagements sur le Carso. Ces vides auraient été comblés par des troupes prélevées dans le Trentin.

Les milieux militaires romains s'attendent à une diversion entre l'Adige et la Brenta pour diminuer la pression italienne croissante sur Trieste.

La pression allemande sur la Norvège

ROTTERDAM, 27 octobre. — Non content d'exiger que le matériel maritime allemand exporté en Norvège ne soit pas employé à la réparation des bateaux norvégiens, le gouvernement allemand aurait, selon la *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, stipulé que les maisons hollandaises recevant du minerai de fer de l'Allemagne ne devront pas s'en servir pour réparer les bâtiments norvégiens.

Une dépêche de Christiania assure que les vapeurs norvégiens *Profit* et *Atle-Jarl* ont bien été saisies par des navires allemands et conduits l'un à Swinsmude, l'autre à Cuxhaven pour être visités.

LA PIRATERIE ALLEMANDE DANS LES EAUX AMÉRICAINES



MME GUSHUE ET SON BÉBÉ



UN GROUPE DE RESCAPÉS DES NAVIRES DE COMMERCE TORPILLÉS PAR L'U-68 SUR LES CÔTÉS AMÉRICAINES



LE CAPITAINE MITCHELL ET DU STEPHANO SA FEMME ET SON ENFANT, ARRIVANT A NEWPORT APRÈS LE TORPILLAGE



L'ÉQUIPAGE D'UN VAPEUR TORPILLE



M. KENNEDY ET SON PETIT GARÇON

Après avoir envoyé dans les ports des Etats-Unis les sous-marins « marchands » dont le rôle exact a été si abondamment commenté, les Allemands ont recommencé leur œuvre de piraterie sur ces mêmes rivages américains. Coulant sans ménagement des bateaux alliés et neutres portant des passagers innocents, ils ont, une fois de plus, mérité la réprobation universelle. On voit

ici diverses photographies, prises notamment à Newport, et représentant des groupes de rescapés sauvés par les navires américains après leur torpillage par les sous-marins allemands. Ce ne sont là que quelques-unes des victimes de ces odieuses pratiques de guerre, pratiques qui prendront rang à la suite de tant d'infamies dans le procès-verbal de mépris que rédigera l'Histoire.

L'utilisation des effectifs

Le général Roques, ministre de la Guerre, a répondu hier aux interpellations visant les visites des auxiliaires, l'utilisation des effectifs et la révision des sursis d'appel. Il l'a fait avec méthode, sans précautions oratoires, se bornant à opposer aux assertions des interpellateurs les circulaires relatives aux questions soulevées, n'hésitant pas à en lire de nombreux extraits.

Sur les visites collectives auxquelles les auxiliaires auraient été soumis, le général Roques déclara qu'il faisait procéder à une enquête par une commission. Il a envoyé, d'autre part, une circulaire prescrivant l'annulation de la décision de la commission de réforme chaque fois que la présentation aura été illégale.

— Et quelles sanctions seront prises? demanda quelqu'un.

— Cela sera l'objet d'une nouvelle circulaire, répondit tranquillement le ministre.

Sur la question des hommes des jeunes classes employés à l'intérieur, le général Roques invoqua une autre circulaire du 2 avril, par laquelle il invitait les inspecteurs à signaler les hommes du service armé récupérables.

Après la mobilisation, dit-il ensuite, il y avait des hommes jeunes partout; la relève des employés a rendu aux formations combattantes 64.000 hommes. Depuis la loi Dalbiez jusqu'au 1^{er} mars 58.000 hommes ont été remplacés, 76.000 du 1^{er} mars au 1^{er} août et 10.000 en août et septembre. Donc, ces circulaires ont eu pour effet de faire partir pour le front 208.000 hommes qui ont été remplacés par des auxiliaires et par des hommes de la territoriale.

Les C. O. A. ont, dans ce chiffre, fourni 46.000 hommes. On a réduit de 25 % les dépôts, où y a employé 17.800 femmes. Le nombre des femmes employées dans les usines atteint 53.000. Nous continuerons, mais je demande qu'on prenne acte de ces résultats. (Applaudissements sur divers bancs.)

D'autres circulaires ont prescrit le remplacement de nombreux hommes du service armé occupés dans divers emplois dans la zone des armées par des R. A. T. et des auxiliaires.

Sur la question des sursis d'appel, le général Roques indiqua des chiffres: 33.000 fonctionnaires appartenant aux administrations publiques, des mineurs, des hommes de la marine marchande sont en sursis d'appel. En dehors de cela, 70.000 sursis ont été accordés à des personnes ayant des occupations en rapport direct avec la vie économique.

— Le chef de ballet de l'Opéra est-il en sursis d'appel? demanda M. Ernest Outrey.

— Je ne le sais pas, répondit le ministre. Je ne vais pas à l'Opéra. (Rires et applaudissements.)

Le ministre confirma qu'on allait renvoyer des usines les hommes des classes 1916 et 1917, y compris les spécialistes. Dans une brève interruption, M. Albert Thomas déclara que, contrairement à certaines craintes exprimées, leur remplacement était possible.

— Loin, dit-il, de compromettre la production par cette mesure, nous l'aurons accrue, parce que nous espérons récupérer de l'avant des spécialistes plus entraînés et plus exercés que les jeunes gens des classes 1916 et 1917.

La révision des exemptés et réformés

Le ministre de la Guerre allait quitter la tribune quand M. Hubert Rouger lui posa une question sur la révision annoncée des exemptés et réformés :

— Il faut que l'incertitude des intéressés prenne fin, dit le député du Gard. La presse a publié à ce sujet des notes contradictoires.

Le général Roques se défendit d'avoir communiqué ces notes :

Le gouvernement fait connaître ses intentions par le dépôt de projets de loi, répondit-il. Il appartiendra à la Chambre d'examiner, si je le dépose, le projet sur la révision des exemptés et des réformés.

Ce sont là les paroles textuelles du ministre. Le compte rendu analytique lui fait dire :

Un projet sera soumis à la Chambre sur cette question et nous aurons l'occasion de nous expliquer au moment du débat.

Le débat prit fin par le vote d'un long ordre du jour présenté par MM. Vincent Auriol et Mourier, au nom du groupe socialiste et du groupe du parti radical et radical socialiste, invitant notamment le gouvernement à réparer les erreurs commises par suite d'une interprétation abusive de la loi Dalbiez, prenant acte de ses déclarations et lui faisant confiance. « pour que soit renforcé, par tous les moyens réguliers, le contrôle administratif; pour que le contrôle parlementaire de l'utilisation des effectifs soit facilité et rendu efficace, tant à l'intérieur que dans la zone des armées, et pour que toute violation de la loi soit sévèrement réprimée ».

Le passage exprimant la confiance fut adopté

LES DERNIERS JOURS DE L'EMPRUNT

par 464 voix contre 71, l'ensemble par 450 voix contre 2.

Quelque agitation, au moment du vote, sur les bancs socialistes. M. Goude ayant déclaré refuser sa confiance à un gouvernement qui « sabotaient la défense nationale », des altercations se produisirent et l'on vit les boîtes à bulletins de l'extrême-gauche se séparer en deux camps : celui des ministériels et celui des minoritaires.

Léopold Blond.

AU SENAT

Les beurres et les fromages pourront être taxés

Malgré l'opposition de sa commission, le Sénat a adopté hier, par 144 voix contre 124, le projet de loi voté le 20 avril dernier par la Chambre des députés et indiquant que pendant la durée des hostilités et les trois mois qui suivront leur cessation, les beurres, les fromages et les tourteaux alimentaires pourront être soumis à la taxation et à la réquisition.

Ce projet rencontra pourtant, hier encore, des adversaires déterminés ; en premier lieu, M. Vidal de Saint-Urbain, sénateur de l'Aveyron, département qui produit le cantal et le roquefort.

— Si vous taxez, dit-il, les sociétés de roquefort ne pourront pas augmenter le prix qu'elles paient aux producteurs comme elles en ont manifesté l'intention.

M. Jénouvrier, sénateur d'Ille-et-Vilaine, donna comme causes à l'augmentation du beurre la diminution des moyens de production et l'augmentation des consommateurs.

— Contre ces causes économiques, dit-il, la taxation ne peut rien. Voyez les résultats produits par la taxation des charbons, du sucre et de la viande !

Représentant du Calvados, département producteur, M. de Saint-Quentin combattit également la taxation :

M. Paul Strauss, sénateur de la Seine et défenseur des consommateurs, soutint naturellement une autre thèse. De même M. Malvy, ministre de l'Intérieur, qui montra les préfets demandant avec insistance la taxation des dérivés du lait pour conjurer la crise de ce produit.

M. Malvy indiqua aussi que le prix du gruyère avait augmenté de 121 %, celui du camembert de 92 %, celui du fromage de plus de 50 %.

— On a dit, conclut-il, que la taxe officieuse de Paris a fait désérer le marché parisien. Mais le corollaire nécessaire de la taxation officielle, c'est la réquisition ; si la marchandise fuit, la réquisition permettra d'aller la chercher. Nous ne nous servirons, d'ailleurs, de l'arme de la taxation que si les cours dépassent les prix légitimes et la simple menace opérera sur ces cours.

Le Sénat, nous l'avons dit plus haut, s'est rangé finalement à cet avis.

LES PILULES PINK TUENT L'ANÉMIE

L'émission du second Emprunt de la Défense nationale va se terminer aujourd'hui et demain par un succès d'avance assuré. Existe-t-il encore des retardataires à remplir leurs devoirs de patriotes et à sauvegarder leurs intérêts de prévoyants ? Les guichets leur sont ouverts, mais seulement pour deux jours. Dimanche soir, la souscription sera définitivement close.

Depuis le 5 octobre, une propagande généreuse et féconde s'est exercée dans toutes les régions de la France en faveur de l'Emprunt. Il n'est point un homme intelligent qui n'ait compris la nécessité non seulement de verser ses capitaux ou ses obols à la France, mais de solliciter ses amis et ses voisins d'imiter son exemple. Tout le monde sait, à cette heure, que souscrire à l'Emprunt c'est faire le moindre des sacrifices pour abréger la durée de la guerre. L'argent que nous possédons pourrait-il être mieux placé que dans les caisses du Trésor public, où il rapporte un intérêt garanti par la nation tout entière et où il sert à multiplier les moyens d'offensive contre un ennemi de plus en plus impuissant à arrêter les progrès de nos armées ?

En soutenant, par de larges souscriptions aux emprunts publics, les efforts de nos soldats, l'armée de l'épargne n'a pas seulement accompli un devoir sacré. Elle s'est assurée contre les risques d'une paix boiteuse qui serait à la fois ruineuse et sans lendemain. En résistant aux sollicitations de l'égoïsme, elle a défendu ses intérêts et ses droits avec une fermeté d'âme qui a découragé nos ennemis.

La confiance dans les destinées de son pays ne saurait mieux se traduire, en effet, que par des participations répétées aux Emprunts nationaux. C'est en souscrivant que l'on montre avec le plus d'éclat sa volonté de conquérir une paix glorieuse et décisive. C'est en versant ses épargnes à la France que l'on affirme le plus utilement sa foi dans la victoire.

Les offensives de la Somme et de la Meuse démontrent que la vigueur et le courage de nos soldats ne se sont point démentis depuis vingt-sept mois de rudes batailles. Les milliards que l'épargne va confier à la défense nationale témoigneront que la France est résolue à poursuivre jusqu'au bout la guerre qui nous a été imposée.

Pour l'emprunt de la victoire

C'est dans deux jours que sera close l'émission. Le 29 octobre les guichets seront fermés.

Que d'ici là les retardataires, les hésitants, les théâtreurs apportent leurs épargnes au pays, pour rendre la victoire plus prochaine, plus décisive, plus réparatrice.

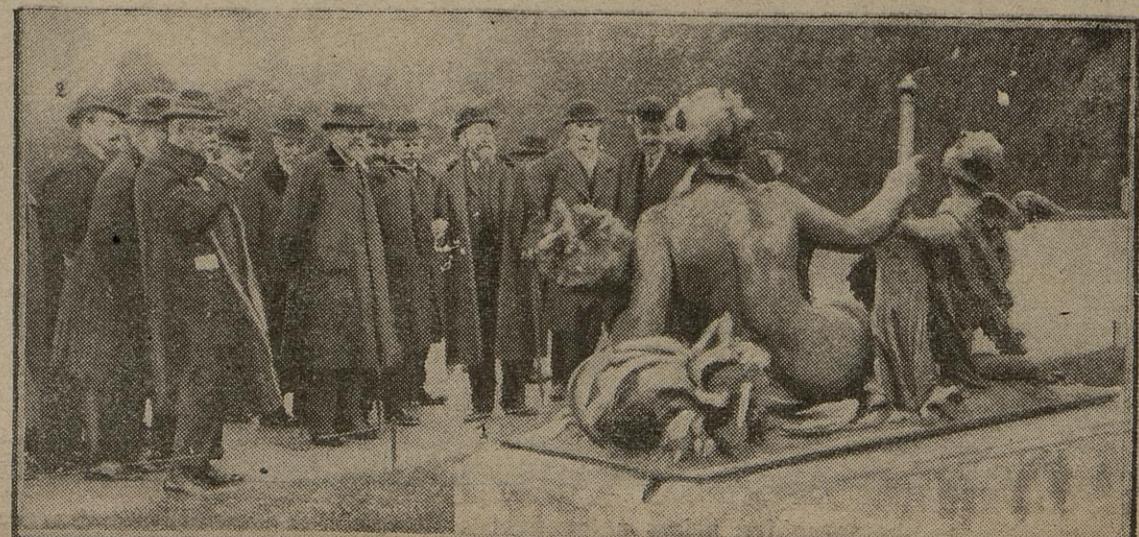
Il faut des milliards, encore des milliards, toujours plus de milliards pour libérer nos provinces envahies, réduire nos pertes, conquérir la seule paix digne de la France et de la civilisation française.

Comment hésiter quand sont en jeu tant de nobles causes ?

Comment hésiter quand les épargnes versées au Trésor national assureront, pendant de longues années, un revenu exceptionnel de 5,70 % ; quand les capitaux employés en Rente 5 % de l'Emprunt sont destinés à une plus-value considérable et quand l'Etat, pour le salut public, convie les Français au plus sûr et au plus avantageux des placements ?

Que personne ne laisse passer l'heure de faire son devoir, tout son devoir !

Les Académiciens espagnols à Versailles



Les membres des Académies et représentants des universités espagnoles visitant le parc de Versailles sous la conduite de M. de Nolhac (1), conservateur du palais. A gauche, le duc d'Albe (2).

LES CONTES D'EXCELSIOR

SON FILS

J'ai marché longtemps sur la route et je me suis arrêté à une maison où j'ai pu obtenir du pain. Je n'ai pas dit : « J'ai faim, je suis pauvre », mais : « Auriez-vous quelque travail pour moi ? »

La servante me fit entrer, et, pendant que je mangais le pain qu'on m'avait tendu, sa maîtresse vint la rejoindre et je vis qu'elles me regardaient toutes les deux avec une grande curiosité.

— Donnez-lui aussi un bol de soupe, fit la dame, sans cesser de fixer sur moi ses yeux pensifs; et, s'approchant, elle voulut enfin savoir :

— Où vas-tu ?

— N'importe où : je n'ai personne au monde qui m'attende.

Alors, comme je m'étais levé pour reprendre la route interminable :

— Tu ressembles étrangement à mon fils, me dit-elle.

Et je ne savais pas si son fils était mort ou soldat, mais je vis qu'elle pleurait.

J'avais fait dix pas sur la route, quand cette dame me rappela :

— Tes habits sont vieux, tes souliers sont usés. Ne t'en va pas encore... Après, tu continueras plus courageusement ton chemin.

Elle me mena dans une chambre qu'on sentait inhabitée depuis fort longtemps. Elle ouvrit une armoire et puis des coffres et m'offrit des vêtements qui paraissaient avoir été cousus pour moi.

Et, sur une table, je vis une photographie, celle d'un adolescent qui me ressemblait comme un frère... Non ! Il me ressemblait beaucoup plus qu'un frère peut ressembler à un frère... Je regardai mieux et je tressaillis d'émotion, car, vraiment, je crus que c'était un autre moi-même. Je ne fis néanmoins aucune remarque à ce sujet : faut-il le dire ?... J'étais gêné, car je sentais qu'un pauvre vagabond comme moi n'avait pas le droit d'être à ce point pareil à un fils de bourgeois et je rougissais comme si j'avais, par un frauduleux procédé, usurpé la place de l'absent.

Ainsi habillé de neuf, je fis trois pas au dehors. Mais la dame remarqua que le crépuscule était tombé sur la route et, pour la seconde fois, elle m'arrêta encore et m'invita à passer la nuit sous son toit.

Pourtant, je ne m'endormis pas. La calme beauté de cette nuit d'été me plongeait dans un enchantement serein qui tenait mon esprit en éveil. Je songeais, lorsque, tout près de moi, un craquement attira soudain mon attention. Par la fenêtre éclairée d'un rayon de lune, une forme se glissa dans la pièce et je reconnus celui qui me ressemblait tant, celui dont la photographie était là, et qui entrait dans la maison de sa mère comme un voleur.

A pas furtifs, il traversa la chambre. Puis il ouvrit une porte et disparut. Il m'aperçut seulement lorsqu'il revint, au bout d'un certain temps.

Ciel !... Je le vois encore reculer et pâlir d'épouvante, car dans mes traits, si pareils aux siens, il avait cru, sans doute, reconnaître un autre soi-même, peut-être le fantôme de son heureux passé d'innocence qui se dressait devant lui comme un reproche.

Dans son effroi, il laisse tomber un objet qui rend un son argentin : ce bruit l'affole, il bondit vers la fenêtre et se sauve en emportant un sac.

Vite habillé, je m'étais élancé sur ses traces et je criais :

— De grâce, toi qui me ressembles plus qu'un frère, arrête-toi, reviens sur tes pas... va consoler ta mère et ne sois pas un voleur.

Mais, plus je courais, plus il hâtais sa course, tel un homme poursuivi par le remords, et il gagna du terrain sur moi, d'autant plus facilement que je me baissais pour ramasser les couverts d'argent que, dans son désordre, il laissait choir de son sac. Si bien qu'il disparut au loin. Et, à ce moment, des chiens se mirent à aboyer, et des hommes m'arrêtèrent.

Alors, montrant les objets dont j'avais les bras chargés, ils m'accusèrent de les avoir dérobés chez la bonne dame et ils me conduisirent à elle en me présentant comme le voleur.

Mais je pense que la dame n'en crut rien et qu'elle connaissait fort bien celui qui, pendant la nuit, s'était introduit dans sa maison. Elle me regarda longuement sans mot dire, mais ses lèvres semblaient s'agiter dans une muette supplication. Et je compris que son âme était chargée d'une insupportable amertume et qu'elle souffrait dans son amour de mère et pour l'honneur de son fils.

Aussi, par pitié, n'osai-je point parler et affirmer

d'un ton sincère et solennel : « Mes mains sont blanches, voyez !... Je ne suis pas le voleur. » Non, je ne tentai rien pour me disculper. Pouvais-je charger le fils de celle qui m'avait accordé ses bienfaits ?... J'attendis seulement, avec une angoisse grandissante, qu'elle eût bien voulu proférer les paroles qui devaient m'innocenter et m'arracher au sort infâme.

Hélas !... Son regard n'avait plus de bonté. Mère, elle devait sauver son fils, cela seul et pas autre chose. Je n'étais plus qu'un étranger pour elle, un misérable vagabond dont elle se désintéressait. Une flamme froide et satisfaite passa dans ses yeux quand les gendarmes m'entraînèrent avec brutalité sur la route. Et, cette fois, elle détourna lentement la tête et elle ne me rappela plus.

André Savignon.

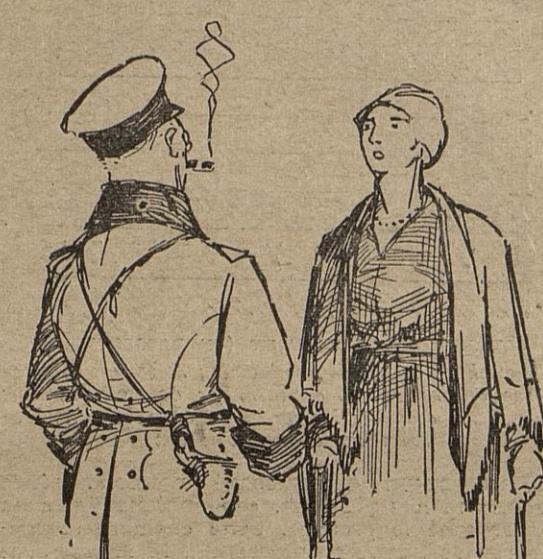
Une grève des tramways de Paris et du département de la Seine

Une grève, commencée avant-hier sans ordre syndical, et qui s'est généralisée hier à midi, a occasionné des perturbations sensibles dans les services des tramways de Paris et du département de la Seine.

Les lignes Saint-Denis-République, Saint-Ouen-Opéra, Colombes-Clignancourt, Saint-Ouen-Maillet, Madeleine-Gennevilliers, Saint-Ouen-Clichy ne comptèrent plus qu'un départ par heure, et la circulation a été moindre encore sur la ligne porte Champerret-Bbezons. Maisons-Laffitte, Saint-Germain-l'Etoile, Courbevoie-Madeleine, Enghien-Triunité.

La grève, semble-t-il, ne va pas tarder à être totale; seuls, n'y participeraient point les wattmen qui bénéficient de sursis d'appel. La cherté de la vie en est la cause. C'est, du moins, ce que les membres du bureau de grève, nommés à la suite d'une réunion tenue avant-hier soir à Saint-Denis, ont mission d'exposer à la direction de la Compagnie. « Les salaires de 5 fr. 50 à 6 francs, disent-ils, jours de repos non payés, n'ont pas subi de modifications, alors que tout a augmenté et que les recettes des Compagnies, par équipe, qui étaient de 120 francs, atteignent 230 francs en moyenne. »

Le public, qui n'a été averti par aucune affiche des modifications forcées apportées à la marche des tramways, a manifesté à diverses reprises son mécontentement.



« Je suis la petite-fille du général de Saint-Priest... »

Pour le Roi de Prusse!

Dans ce sensationnel roman, dont nous commençons la publication demain, Georges Maldaque a tracé la belle figure d'une enfant de dix-huit ans, petite-fille d'un général français, qui lutte, dans notre vieille Ardenne envahie, au milieu des héroïsmes et des dévouements qui surgissent autour d'elle.

POUR LE ROI DE PRUSSE est une œuvre d'émotion, de tendresse et de bravoure tout imprégnée de l'atmosphère tragique qui nous enveloppe et qui, en même temps qu'une vive curiosité, excitera chez nos lecteurs une sympathie et une émotion sans précédent.

Assurez-vous que votre marchand habituel vous a bien retenu le numéro de demain d'EXCELSIOR, car il sera vite enlevé.

Le Barreau de Paris et la guerre

Après les cérémonies qui se déroulèrent en grande pompe à la Sainte-Chapelle, à l'Oratoire et à la synagogue, une nouvelle solennité réunira, cet après-midi, à 2 heures, tout le Barreau, à la Bibliothèque de l'Ordre, pour honorer la mémoire des avocats morts pour la Patrie.

A cette réunion confraternelle assisteront également le président de la République ainsi que le bâtonnier Théodor, du barreau de Bruxelles. Le bâtonnier Henri-Robert prononcera le panégyrique de ceux qui sont tombés, fidèles à la belle et fière devise de leur ordre : « Debout pour le Droit ! Fermes pour le Droit ! »

En 1870, le Barreau n'avait pas été le dernier à faire son devoir.

Dans la guerre actuelle les avocats sont restés fidèles à leurs nobles traditions.

Près de deux mille avocats à la Cour d'appel de Paris ont été appelés sous les drapeaux.

Tandis que leurs jeunes frères allaient rejoindre les armées, ceux dont l'âge ou les aptitudes physiques ne leur permettaient pas un même effort demandèrent leur incorporation dans les services auxiliaires. Les avocats qui ne pouvaient être astreints à aucune des obligations militaires organisèrent les consultations gratuites au Conseil de l'Ordre. A l'heure actuelle on compte plus de deux cent mille consultations gratuites.

Dans la salle de la bibliothèque de l'Ordre on peut lire, sur un grand tableau, les noms des cent vingt et un avocats tombés au champ d'honneur.

Et la liste — hélas ! — s'allonge chaque jour. Les murs de cette salle sont tapissés de citations dont les avocats de Paris ont été l'objet. Quelle lecture émouvante ! Il y a là quarante-cinq Légion d'honneur, dix médailles militaires, deux cent cinquante croix de guerre et plusieurs ordres des puissances alliées.

« Je ne regrette rien, puisque je meurs pour mon pays », disait le lieutenant Silhol, en tombant frappé à mort.

Puis, c'est le lieutenant Pierre Ginisty, mortellement blessé, disant à ses hommes : « Je suis perdu mais qu'importe, si nous avons la victoire ! »

C'est aussi notre regretté collaborateur et ami le sous-lieutenant Eugène Nolent, expirant sur ces paroles : « Je n'ai qu'un regret, n'avoir pu faire davantage. » Ce sont encore — la liste est longue — les capitaines Pie're Silva et Régnier (celui-ci bien que dégagé de toute obligation militaire, avait demandé à passer dans un régiment de l'avant), les lieutenants Guénéau, Chaigne, Henriot, Lémans, Marlio, Millevoye, Morizot-Thibault, Sabatier, Vivien, Bourguignon, les sous lieutenants Colle, d'Armau de Pouydraguin, de Raïnel, Clément, Helbronner, Jubineau, Leber, Marhen, Moride, Maupoint, Oudou, Parry, Paulus, Pluyette, Regnault, Saleilles, Scheikewitch, Vallin, Vignon, Simon-Barboux; les sergents Coupric, Dubois, Gendarme de Bévolette, Gurnaud, le soldat Jean Lelong, tous gloorieusement frappés en donnant le plus bel exemple d'intégrité et d'abnégation.

Que dire du lieutenant Pierre Winet, du 73^e d'infanterie, qui, à la tête de sa compagnie réduite, à la suite d'attaques successives, à vingt-deux hommes, s'élança à l'assaut d'une tranchée ennemie ? N'ayant plus avec lui que cinq combattants, le lieutenant exécuta une dernière charge. Blessé au bras par une balle explosive, l'officier tombait dans une tranchée allemande et recevait six autres blessures. Par des prodiges d'énergie, il réussit à regagner les lignes françaises. La croix de la Légion d'honneur récompensa ce valeureux soldat. Le général Brûlard, dans un ordre à l'armée, déclarait ce fait d'armes presque unique dans l'histoire, et il ajoutait : « La 3^e brigade et le 73^e peuvent être fiers d'un pareil acte d'héroïsme collectif. »

Parlant de la jeunesse du Barreau, Jules Favre, qui avait connu tout le poids de la défaite, disait au soir de sa vie :

« ... Elle est notre orgueil et notre espoir. Qu'elle n'oublie jamais les grands devoirs qui lui sont imposés ! Qu'elle sache dignement continuer les traditions de nos devanciers et qu'elle apprenne de bonne heure que la carrière du travail, du savoir, de l'équité est sans limites, qu'aucun effort n'y est perdu, et que tous, même les plus ignorés, contribueront toujours au lustre de notre chère profession et à l'honneur de notre patrie bien-aimée ! »

A de si nobles conseils, les avocats de la grande guerre auront ajouté l'exemple,

Alfred Bougenier.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Samedi 28 octobre 1916

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les fortresses souterraines allemandes dans la Somme



Tranchées allemandes bouleversées

Notre irrésistible offensive dans la Somme a rendu vain les puissants et nombreux moyens de défense que les Allemands avaient accumulés sur cette partie de leur front. L'inspection du terrain que nos troupes ont enlevé dans leur élan admirable est pleine d'enseignements. Elle montre jusqu'à l'évidence que nos ennemis, parfaitement conscients du redoutable coup que nous allions leur porter, avaient, pour le parer, fait appel à toutes les ressources de leur machine de guerre. Aussi notre avance méthodique est-elle la preuve éclatante de la maîtrise qu'a su acquérir l'artillerie alliée.

Cette supériorité les Allemands ne cherchent plus même à la nier. Ils y trouvent au contraire une excuse à leur défaite. Après avoir entamé l'horrible partie, se croyant sûrs de tenir tous les atouts en main, aujourd'hui que la persévérance des Alliés a fait tourner la chance, accablés sous les coups qu'ils se sont attirés, ils youdraient bien rompre le jeu en s'écriant : « Ce n'est plus de règle ! »

Pour payer un suffisant tribut d'admiration à notre infanterie et à notre artillerie, il faut avoir parcouru ce champ de bataille, avoir vu dans tous ses détails la formidable organisation des positions qu'elles ont successivement conquises. Là on se rend compte sur le vif que nous n'avons pas eu affaire à des éléments de défense épars, mais bien à un vaste système solidement charpenté, dont toutes les parties se commandent. Les Allemands ont creusé, bouleversé la terre de Picardie pour la disposer en une gigantesque forteresse à multiples enceintes dont les dimensions atteignent plusieurs kilomètres en longueur et en profondeur.

Aujourd'hui, nos bonds répétés nous ont pour ainsi dire amenés au pied du donjon, du réduit central que constituent les dernières positions des anciennes lignes allemandes. C'est là que nos ennemis ont concentré leurs efforts pour essayer d'arrêter notre offensive dont ils redoutent à l'extrême les conséquences.

Cette dernière partie est sillonnée comme les précédentes par les tranchées de tir, de soutien, de repli, les boyaux de communication.

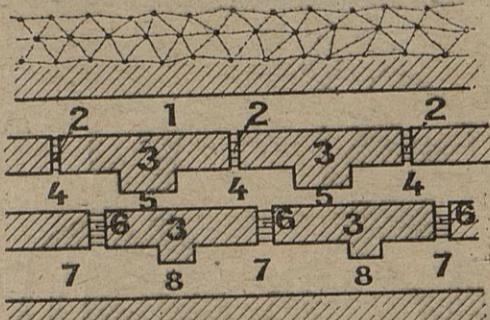
Elle est également creusée de nombreux abris, semblables à ceux des premières lignes. Mais, ici, c'est à plusieurs mètres sous terre qu'il faut aller chercher la clef de voûte de l'édifice.

Pour s'accrocher plus désespérément au sol que que bouleverse les projectiles de notre artillerie lourde, les Allemands se sont enfouis dans ses profondeurs. A plusieurs mètres sous terre, ils ont creusé et aménagé de vastes casemates appelées *stollen*. Ce sont des salles dans lesquelles ils peu-

vent se mettre à l'abri, aux heures de bombardement et d'où ils surgissent quand nos vagues d'assaut déferlent sur leurs tranchées.

Ces *stollen* sont d'ailleurs très variables en dimensions, en nombre, ainsi qu'en solidité, suivant les endroits. Les uns ne sont que de spacieux abris, les autres constituent de véritables fortifications souterraines qui, jointes les unes aux autres par des couloirs, forment une chaîne complète de défense.

Le modèle ordinaire a environ 10 mètres de long sur 2 m. 50 de large et est situé à 5 ou 6 mètres sous terre. On y accède par deux escaliers qui prennent naissance au bas de la paroi antérieure de la tranchée et sont reliés entre eux à plusieurs niveaux par des couloirs. L'établissement de deux escaliers interdépendants a pour but de faciliter aux occupants la descente ou la sortie. En outre, grâce aux ramifications qui existent entre eux, l'un pourrait suppléer celui qui viendrait à être obstrué. Les dimensions de ce *stollen* sont suffisantes pour y faire tenir à l'aise un peloton et même, les hommes se serrant un peu, une compagnie entière. Parfois, pour plus de précau-



STOLLEN COMMUNIQUANTS (EN PROJECTION)

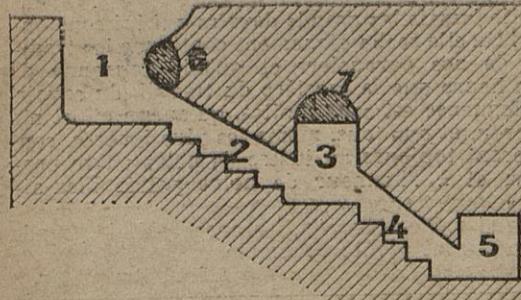
1. Tranchée; 2. escaliers d'accès; 3. terre; 4. premières chambres; 5. couloirs de communication; 6. escaliers d'accès; 7. deuxièmes chambres; 8. couloirs de communication

tion, nos ennemis ont aménagé un second refuge quelques mètres plus bas, communiquant par un escalier avec le premier. Cette chambre supplémentaire se trouve en moyenne à 10 mètres sous terre.

Les *stollen* ne sont pas de simples refuges où viennent s'entasser les hommes quand notre bombardement rend les tranchées intenables, ils sont aménagés avec à peu près tout le confort que l'on peut rencontrer dans une caserne de construction récente. Il y a des magasins pour les approvisionnements, ainsi que des cuisines. De plus, chaque homme porte avec lui des vivres pour trois jours. Des machines électriques sont installées, qui assurent l'éclairage et fournissent l'énergie nécessaire pour mettre en mouvement de puissants ventilateurs et actionner les instruments qui servent à perforer la terre. L'eau est amenée en abondance par des conduites. Est-il besoin de dire que nos ennemis n'hésitent pas à garnir leur sous-sol avec les meubles qu'ils ne se font aucun scrupule de voler dans les villages d'alentour.

Sinon luxueusement, du moins confortablement logés, ils peuvent vivre dans cette retraite des jours entiers sans remonter à la lumière. C'est un peu la vie des premiers chrétiens dans les catacombes avec le bien-être moderne en plus et la beauté morale en moins.

Souvent les Allemands, principalement dans la région de Verdun, creusent des rangées entières de ces *stollen*. Ils apportent alors un soin parti-



COUPE DE « STOLLEN »

1. Tranchée; 2. escalier d'accès; 3. 1^{re} chambre; 4. 2^e escalier d'accès; 5. 2^e chambre; 6. béton protégeant l'entrée; 7. béton protégeant la première chambre

culeur à leur construction. Afin de rendre ces abris plus résistants à l'explosion des obus de gros calibre, ils recouvrent les murs et surtout la voûte, d'une forte couche de béton. Ils obtiennent ainsi de vrais blockhaus, dont les coupole sont en outre protégées par une épaisseur de plusieurs mètres de terre. Dans ce cas les *stollen* sont très rapprochés les uns des autres et communiquent largement entre eux par des couloirs. On a ainsi des sorties de secours pour le cas où les issues d'un ou même de plusieurs *stollen* seraient bouchées. Plus spacieux, ils peuvent chacun recevoir normalement l'effectif d'une compagnie. D'ailleurs, pour éviter que les obus, en tombant dans la tranchée, ne fassent s'écrouler la paroi sous laquelle s'ouvrent les escaliers, les Allemands la bâtent solidement. Elle peut ainsi résister un certain temps au choc brisant des obus de grand diamètre.

Mais, les projectiles lancés par nos « 400 », se chargent sans peine d'aller déranger les Allemands dans leurs repaires. Ils ont vite fait de bouleverser cette fourmilière souterraine. Il leur arrive aussi d'y emmurer ses habitants. Notre récente victoire de Verdun est encore venue démontrer à nos ennemis qu'aucun obstacle matériel ne saurait désormais arrêter notre élan. Ils peuvent se convaincre une fois de plus que nos soldats, s'il est besoin, laboureront jusque dans ses profondeurs le sol natal pour y faire renaître les moissons françaises.

Le tunnel sous la Manche

LONDRES, 26 octobre. — M. Asquith a reçu une députation des membres du Parlement britannique qui désirent voir la Grande-Bretagne renoncer aux traditions séculaires de l'insularité et recommandent la construction d'un tunnel sous la Manche.

Les partisans du projet ont exposé les avantages indéniables que l'existence d'un tunnel aurait offerts au cours de la guerre actuelle au cas, bien entendu, où le grand état-major allemand n'en eût pas tenu compte dans la préparation de son plan d'attaque.

M. Asquith a répondu qu'à son point de vue, en raison des circonstances actuelles, cette question ne présente pas une urgence extrême; il s'agit donc de l'avenir.

En juillet 1914, un mois avant la guerre, le comité de Défense nationale conclut à la majorité contre la création du tunnel, confirmant ainsi les nombreuses décisions militaires antérieures. L'expérience de la guerre actuelle constitue une nouveau facteur de la puissance énorme dont peut-être les experts navals et militaires sont seuls en état d'apprécier la valeur; il estime donc que la question doit leur être dérechef soumise. « Il ne m'appartient pas d'en dire davantage, conclut M. Asquith, et je veillerai à ce que la question soit l'objet d'un nouvel examen. »

Les embarras de l'Autriche-Hongrie

Un correspondant du *Morning Post* à Budapest écrit :

Budapest prend de plus en plus l'aspect d'une ville assiégée; de fréquentes émeutes éclatent parmi les foules qui attendent aux portes des boutiques. Les cartes d'alimentation — on vient d'instaurer la dix-huitième pour les haricots — ne sont données qu'aux personnes domiciliées à Budapest ou aux réfugiés de Transylvanie. Les quelques denrées importées sont raflees par les Allemands; c'est ainsi qu'ils se sont approprié 70 0/0 du savon importé de Hollande; sur les 30 0/0 qui restaient, l'Autriche-Hongrie en a pris 21 1/2 0/0 et la Hongrie ce que ses alliés ont bien voulu lui laisser.

La population est angoissée par l'approche de l'hiver, car les chemins de fer sont trop occupés aux transports militaires pour pouvoir apporter du combustible. La situation n'est pas meilleure — elle est peut-être pire — en Autriche. Point de légumes et parfois plusieurs semaines sans pain. A Vienne, la viande coûte de 23 à 25 francs le kilo, le savon ordinaire 10 francs, une savonnette, de 4 à 5 francs.

Le mécontentement est grand dans les classes ouvrières, notamment en Bohême; la semaine dernière 40.000 ouvriers des munitions se sont mis en grève, et n'ont consenti à reprendre le travail qu'après qu'on leur eut distribué deux wagons de farine.

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

L'Exposition horticole d'automne (chrysanthèmes, fleurs, fruits, légumes), organisée par la Société nationale d'horticulture de France, se tiendra, cette année, dans son hôtel, 84, rue de Grenelle, les vendredi 3 novembre, de 10 heures du matin à 5 heures du soir, samedi 4, dimanche 5 et lundi 6 novembre, de 9 heures du matin à 5 heures du soir.

Le bénéfice des entrées (1 franc et 0 fr. 50) sera affecté à des œuvres de secours aux victimes de la guerre.

TRIBUNAUX

Le Coin des Poètes

Il n'est pas que le champ de bataille pour inspirer le rimeur. L'emprunt de la défense nationale suggéra l'autre matin à M. Paul Marly cinq strophes d'inégale valeur, mais où — et l'occasion est excellente puisque l'auteur parle d'or, — la rime est presque toujours riche. Il rencontre une dame au visage atroce, aux vêtements noirs, et, bon cœur, la console :

Comme je la pressais de m'apprendre de qui
Elle portait le deuil, confiante, elle dit :
« Celle que j'aimais vient de mourir à la guerre.
Il m'adorait... il m'a faite son héritière. »

Elle ajouta : « Je dois recevoir cet argent
Bientôt. Qu'en faire ? » — « Allez, lui dis-je, incontinent
Placer en cinq pour cent français votre héritage,
Je ne vous donnerai jamais conseil plus sage. »

Un dessin de Naudin vaut certes mieux que ces huit vers, mais l'intention est bonne. Nous y sousscrivons volontiers.

Le kronprinz devait tenter la verve des satiristes. Soyons certains qu'ils ont englélé ce personnage. Sur un ton plus enjoué que justicier, d'une dent qui sait mordre sans que soit déformé le sourire. Mlle Simone de Caillavet traite le détestable prince en un poème qu'il faudrait citer tout entier :

Connaissez-vous le fait du jour ?
Le kronprinz est tout triste. Il pleure.
Cela ne manque pas d'humour,
Et voilà qui vient à son heure,

Il chantait jadis, un peu gris,
Du temps qu'il semait l'épouvante —
« Mein Gott ! Nous irons à Paris... »
Mais à présent il se lamente...

Sur l'air des Larmes de Werther,
D'être, dans sa terre investie,
Né sous le signe du Cancer...
Et d'avoir perdu la partie !

Est-ce pour conjurer le sort
Qu'il a mis son colback funèbre
Sous le vocable de la Mort...
Et qu'il déteint comme un zèbre ?

Il doit tout perdre, hors son rang ;
Car il sera, quoi qu'il arrive,
Le premier Prince du Sang...
Si le hasard veut qu'il survive,

Nul ne le plaindra si, banni,
Il s'en va mourir dans une île.
Ses pleurs sont « made in Germany »,
Ce sont des pleurs de crocodile !

— Prince, de beaux yeux ont pleuré,
Mais ces yeux ne sont pas les vôtres...
Vous plaignez-vous, d'un air navré,
Quand passent les veuves des autres ?

Ah ! que voilà du vinaigre tiré au bon tonneau !

Avec une profonde émotion, et certes de très purs dons de poète, Mme Carmen Rattier, de Châlons-sur-Marne, nous donne à lire sept strophes de haute volée. Elle dut pleurer en les écrivant : et ce sont d'autres larmes que celles du kronprinz. Ces rimes furent assemblées devant les tombes de la Marne. On aimera qu'un musicien les orchestrât : elles sont faites pour le chant. Qu'on en juge par la conclusion :

Vous nous servez encor, ô morts, morts glorieux !
Toujours jonchés des fleurs d'une immortelle fête...
Et vous ne savez pas, soldats silencieux,
Ce que disent vos croix au passant qui s'arrête...

Une autre armée est là, celle de tous ces preux
Qui tirent de leurs corps d'imprénables redoutes,
Dont la croix est le geste... O croix, saintes comme eux,
De vos bras étendus, barrez toujours nos routes.

On ne sait pas assez que M. Boyer d'Agen donna un jour un rosaire à Mme Sarah Bernhardt, authentique rosarie de Carmélite qu'elle porta en jouant *Thérèse d'Avila* et duquel elle ne se sépara jamais depuis lors. L'éminente tragédienne était à bord de l'*Espagne*, torpillée devant New-York, et M. Boyer d'Agen a trouvé l'occasion d'un sonnet en cette... tragique aventure où l'artiste ne périra point :

Lord Byron, célébrant des « corsaires » sublimes,
Pour un acte d'amour excusait mille crimes.
Quand mille actes de haine arment ta nef d'airain
Que dirait-il de tes exploits, ô sous-marin ?

Et vous, ne montez-vous aux plus célestes cimes
Que pour plus bas tomber aux infernaux abîmes,
Aérones maudits du bandit Zeppelin,
Qui croit le ciel désert que nul ne brave en vain ?

O flots terrifiés, qui portiez, sur l'*Espagne*,
Celle que les Neuf Soeurs appellent leur compagne,
Quel crime en faillit faire un océan de pleurs !

Thérèse d'Avila gardait la passagère
Qui, dans ses purs joyaux, conserve un saint rosaire.
Or, octobre est le mois des chapelets en fleurs.

Mais, par contre, quels beaux poèmes affligés
n'aurions-nous pas lus si les Allemands avaient réussi
à tuer Sarah Bernhardt par l'inesthétique moyen
d'une torpille ?

Les cambrioleurs de M. Malvy

La deuxième audience des assises a été consacrée à l'audition des derniers témoins, la plupart, des victimes des cambrioleurs.

L'avocat général Fournier a ensuite commencé son réquisitoire.

Aujourd'hui, fin du réquisitoire, plaidoiries et verdict.

Au tribunal pour enfants

A l'occasion de la fondation du Comité de défense des enfants belges traduits en justice devant les tribunaux français, Mme Carton de Wiart, accompagnée de la princesse Pierre de Caraman-Chimay et de M. Paul Kahn, avocat à la Cour, secrétaire général du comité, a assisté, hier, à l'audience du tribunal pour enfants, présidée par M. Henri Rollet.

Mme Carton de Wiart a été reçue au Palais par MM. Monier, premier président ; Herbaux, procureur général ; Sirven, président du tribunal ; Lescouvé, procureur de la République, et le bâtonnier Henri-Robert.

Une manifestation économique franco-italienne

La Fédération des Syndicats économiques agricoles italiens vient d'envoyer en France une importante délégation, composée des principaux présidents et directeurs des Sociétés et des Associations agricoles italiennes, avec la mission de rechercher quels achats, effectués autrefois en Allemagne, pourraient être faits en France.

La délégation, arrivée avant-hier soir à Paris, a été reçue hier matin, à 10 heures, par l'Association nationale d'expansion économique. Son président, M. David Mennet, président de la Chambre de commerce de Paris, a prononcé une chaude allocution de bienvenue ; M. Ottavi, président de la Société des agriculteurs italiens et ancien sous-secrétaire d'Etat, a précisé le but et l'importance de la mission.

L'Action française économique a offert ensuite un déjeuner aux membres de la délégation italienne. M. Méchin, ministre du Travail, représentait le gouvernement. À ses côtés prirent place le prince Ruspoli di Poggio Suasa, ministre d'Italie, chargé de la gestion de l'ambassade pendant l'absence de M. Tittoni ; les anciens ministres de l'Agriculture de France : MM. Gomot, Viger, Fernand David ; Delobrière, ancien ministre du Commerce ; Mascaraud, président du Comité républicain du commerce et de l'industrie.

Dans l'après-midi, les délégués italiens ont visité les établissements Vilmorin-Andrieux et assisté à des expériences sur les blés de semence.

LA CRISE DES TRANSPORTS

Cinq demandes d'interpellation ont été déposées hier sur le bureau de la Chambre :

1° Par M. Lefebvre du Préy sur la crise des transports dans la région au-dessus d'Amiens et ses conséquences au point de vue du commerce, de l'industrie et du ravitaillement de la population civile ;

2° Par M. Molle sur les moyens que compte prendre le gouvernement pour mettre à la disposition des ports maritimes les wagons et tous autres moyens de transport nécessaires pour décongestionner les entrepôts et assurer l'envoi des marchandises vers les zones de l'intérieur ;

3° Par M. Barthé sur la crise des transports et spécialement sur la situation créée dans la région du Midi par ce fait qu'une partie du matériel du réseau du Midi est retenue par les réseaux que ce matériel traverse ;

4° Par M. le duc de La Trémouille sur les restrictions apportées au transport des charbons et sur les mesures que le gouvernement compte prendre pour remédier aux inégalités ainsi créées entre les industriels des diverses régions obligées de s'approvisionner dans des zones déterminées ;

5° Par M. Marcel Cachin sur les transports et la situation des employés de chemins de fer.

Ces interpellations seront discutées vendredi prochain ou à défaut le 10 novembre.

THÉATRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

J'ai pris un vif plaisir à écouter hier le premier acte du *Marquis de Priola*, détaillé, nuancé avec un art délicat par Raphaël Duflos, merveilleusement secondé par Mlle Cécile Sorel. Le Roy, Bernard, Numa, Mlle Delvair sont excellents ; Allioux reste fort convenable. Mlle Robinne, malgré sa beauté, ou plutôt à cause de sa beauté, ne sera jamais Mme Le Chesne. Permettez-moi maintenant de revenir sur la soirée de jeudi.

A mon retour au théâtre, après avoir écrit ma brève note sur la matinée, j'ai trouvé une salle comble. On allait commencer le troisième acte de *La Marche Nuptiale*.

Lorsqu'on revoit, par fragments, une œuvre que l'on connaît à fond, on se rend vraiment compte de la valeur de chaque artiste ; qualités ou défauts surgissent dans une lumière crue. Eh bien ! Mme Pierrat m'apparaît aussi belle au troisième acte qu'au deuxième. Tout dans ses attitudes, son geste, et surtout dans le son de sa voix, révèle la femme désespérée, réveillée rudement au milieu d'un beau rêve, et si endolorie, la pauvrette, qu'elle est désormais sans défense contre les séductions d'un homme vers lequel son instinct la précipite d'ailleurs. Les deux « dominantes » du personnage : une sensibilité exaspérée jusqu'à l'angoisse, une cérébralité d'une rare puissance qui reprend le dessus dès que la jeune femme ne subit plus la fascination de la présence de Robert Le Chatelier, ces deux états sont traduits par Mme Pierrat avec une émotion et une maîtrise que quatre raps de récompenses sans que l'hommage du public paraisse excessif aux spectateurs les plus pondérés.

Emile Mas.

LA SATIRE AU THÉÂTRE

Rien n'est plus remarquable que l'évolution du théâtre depuis que la vie a repris derrière les rampes. C'est ainsi — pour ne retenir que l'exemple le plus récent — qu'elle va jusqu'à la satire sociale, aiguë et solide, dans *Une femme, six hommes et un singe*, que donne le théâtre Michel. La fantaisie la dérobe aux premiers regards, et la fantaisie c'est Mlle Spinelly, qui se dépense avec un entraîn gavroche endiablé, au cours des trois actes de MM. Pierre Veber et Yves Mirande. Un gros succès la récompense, M. Rainu est un roi vigoureux d'une belle force comique. M. Louis Maurel incarne avec beaucoup d'humour mélancolique le peuple dépourvu, toujours menacé d'être mis à la broche, le peuple qui doit être plein d'esprit de sacrifice, quelque chose qu'on lui commande, et, par-dessus le marché, débordant d'admiration pour le soulier devenu roi qui demande sa vie après son argent et qui dispose contre lui de moyens de coercition redoutables.

Après cela, il est permis de se demander ce que sera le grand théâtre de demain. — P. B.

« LA DAME DE CHEZ MAXIM'S » A LA SCALA

La transformation de la Scala est une victoire du théâtre sur le concert et sur le cinéma. Elle a été annoncée avant-hier par *la Dame de chez Maxim's* et saluée par des rires et des applaudissements nombreux. La pièce-type du répertoire de Feydeau est une de celles qui nous font remonter le cours du temps et l'on n'est pas peu surpris de se retrouver en face de ces apparitions, de ce fauteuil extatique, de ces lendemains de noce, de ces duels et de ces uniformes d'avant-guerre. Il est tels moments où l'on est tenté de trouver la farce un peu grosse, mais quand on constate que la gaieté coule d'une jouvence populaire, on ne saurait mieux faire que de conclure à son utilité morale. Mlle Germaine Charley est une « Môme Crevette » qui s'anime comiquement ; M. Marcel Simon, un homme de science qui possède un excellent remède contre l'esprit morose, la neurasthénie décriée. L'interprétation comprend encore Gorby, Luroville, Etchepare — un peu éloigné dans un rôle de domestique, — Lecomte, P. Fusier et Jeanne Loury. — P. B.

Une œuvre inconnue de Halévy. — Schirack, intendant des théâtres de Weimar, vient de découvrir une opérette inconnue de Halévy, intitulée *l'Eclair*, dans la bibliothèque du théâtre. La pièce, composée en 1835, a été jouée ; elle a révélé dans l'auteur de *la Juive* un compositeur plein d'humour et de gaieté.

Théâtre de la Dauphine. — Hier a eu lieu la première, à ce théâtre, de *Zorneslag et Cie*, interprétée par le célèbre comique belge Libeon et toute sa troupe bruxelloise.

Aux Capucines. — Demain dimanche, à 2 heures 1/2, matinée du nouveau spectacle : *Tambour battant* la triomphale revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier ; *le Plumeau*, l'amusante comédie de M. Maurice Hennequin, et *Pan-pant au rideau* le joli prologue de M. André Debourgues, avec toute la brillante distribution, Mlles Gaby Boissy, Mérindot, Reine Dernas et Hilda May, MM. Berthez, Arnaudy, G. Battaille en tête.

Aux Variétés. — Une pièce qui franchit le cap de la centième est un grand succès ; à la 200^e, c'est un triomphe. Que dire alors de *Kit*, dont c'est ce soir la 230^e, et qui continue sa brillante carrière, toujours interprétée par Max Dearly et l'excellente troupe des Variétés ?

SAMEDI 28 OCTOBRE

La Matinée

Odéon. — A 2 heures, *Andromaque, les Plaideurs*. Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30, *Ca murmure*.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Course du Flambeau*. Opéra-Comique. — A 8 heures, *Madame Butterfly*.

Odéon. — A 8 h. 15, *Monsieur le Directeur*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'An de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue ; *le Plumeau* ; *Pan! pan!* au rideau.

Châtellet. — Mercr., sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 2 h., les *Exploits d'une petite Française*.
Gymnase. — A 8 h. 30, la *Petite Dactylo*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, le *Maitre de forges*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, le *Sphinx, l'infidèle*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un stage*.

Falais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son fils*.
Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, la *Lemoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Centra: 72-21.)
Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 heures, la *Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Lady). Matin, Jeudi et dim.
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca murmure!*
Cluny. — A 8 h. 15, le *Truc de la Boniche*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, la *Marque de la Bête*, etc.
Renaissance. — A 8 h. 15, le *Chopin*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, le *Barbier de Séville*.
Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.
Th. Sarah-Bernhardt. — Sauv. lundi et vendredi, à 8 heures, la *Dame aux camélias*.
Théâtre de la Dauphine (56 bis, av. Malakoff — Passy 19-15). — A 8 h. 45, *Zonnestag et Cie*. Lebeau et sa troupe belge.
Scala. — A 8 h. 10, la *Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly). Location Guttenberg 09-92. Matinées jeudis et dimanches.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 D. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Notre pauvre cœur*, comédie dramatique (en 2 parties), avec Jane Marnac. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.
Omnia-Pâthé. — *Flora le Modèle* (Napierkowska); la *Lumière du cœur*: *Chaussures en tous genres*, etc. Bien d'autres vues complètent un programme du plus vif intérêt.
Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

Communiqués

■■■ A l'Ecole de gouvernantes françaises (43, rue Richer). La session octobre-Janvier s'est ouverte le lundi 9 octobre, à 1 heure 1/2, à Paris, rue Duguy-Trouin, 3. Les inscriptions sont reçues tous les jours, de 3 à 5 heures, au siège social de l'Association des Institutrices diplômées, 43, rue Richer, Paris. Les dossiers peuvent être envoyés par correspondance.

■■■ Le 1^{er} novembre, à 15 heures, aura lieu, à Maisons-Alfort, une cérémonie commémorative au monument provisoirement élevé au cimetière communal, à la mémoire des soldats morts pour la patrie.

■■■ La réouverture des cours publics et gratuits du Conservatoire national des Arts et Métiers est fixée au vendredi 3 novembre.

Ces cours-conférences auront lieu tous les jours à 17 heures, à l'exception du cours de physique appliquée aux arts, qui aura lieu le dimanche matin à partir du 12 novembre.

■■■ Le Syndicat français des Directeurs de Cinématographie a décidé d'organiser une grande « Journée cinématographique » qui aura lieu le Jeudi 2 novembre prochain. La recette intégrale sera versée au Comité de la « Journée nationale des Orphelins ».

■■■ A l'Union des Femmes de France (Croix-Rouge Française), des cours d'anatomie, de petite chirurgie, de soins d'hygiène et de pharmacie vont s'ouvrir, la première semaine de novembre, dans les 6^e, 9^e, 11^e, 14^e, 15^e, 16^e et 17^e arrondissements.

Ces cours, gratuits, réservés aux dames et aux jeunes filles du monde, sont faits par des docteurs. Il est nécessaire, pour y assister, de faire partie de l'Union des Femmes de France (cotisation de 10 francs).

■■■ Un concours sera ouvert en 1917 en vue de l'obtention du titre « d'élève à l'Ecole spéciale militaire » et de l'admission ultérieure dans cette école.

Seront admis à concourir les jeunes gens de nationalité française appartenant aux classes 1917, 1918, 1919 qui, pour une raison quelconque, n'auront pas été incorporés. Ils devront justifier de la possession de la première partie du baccalauréat de l'enseignement secondaire.

Le programme des connaissances exigées sera publié prochainement; il est établi sur le programme de 1914 mis à jour.

Les langues allemande, russe, anglaise, seront admises; l'une d'entre elles sera obligatoire.

Une instruction détaillée fixera ultérieurement tous les détails du concours.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, samedi, Saint Simon; demain, Saint Narcisse.

— 2 heures, Au Palais de Justice, cérémonie à la mémoire des avocats du barreau de Paris tombés au champ d'honneur.

BIENFAISANCE

— La Journée britannique (Our Day), qui vient d'être célébrée en Angleterre et dans toute l'étendue de l'empire, au profit des victimes de la guerre, aura été un immense succès. Les nouvelles qui arrivent des colonies et des « dominions » en donnent une idée, puisque dans une seule province du Canada, l'Ontario, la « Journée britannique » a produit dix millions de francs.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de M. Rodolphe Minetti, premier secrétaire à la légation du Mexique, avec Mlle Marie-Pauline Aleyrangues.

— A Nantes vient d'être bénie en la basilique Saint-Nicolas, dans l'intimité, le mariage de Mlle Juliette Cottin de Melville, fille du regretté commandant Louis Cottin de Melville, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Maire, avec le commandant M.-J.-C. Thompson, Distinguished Service Order Royal Army Medical Corps.

— M. Joseph-Charles Tugdual de Kergariou, fils de M. Joseph de Kergariou, et de Mme, née Rousseau de Labrosse, décédés, est fiancé à Mlle Henriette-Marie Lainé.

NAISSANCES

— Mme de Bazelaire de Ruppierre, femme du capitaine au 21^e colonial, est mère d'un fils, Jean.

— Mme Paul-Gérard West, née Dunoyer de Segonzac, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Philippe.

— Mme Robert de Feydeau de Saint-Christophe a donné le jour à un fils : François.

— Mme Marcel Compagnon, née Dehesdin, femme du chef d'escadrons au 6^e dragons, a mis au monde un fils : Jean.

DEUILS

Morts pour la France :

— MARCEL SAILLENS, chef de bataillon d'infanterie coloniale. — Docteur COURTELLERMONT, professeur à l'école de médecine d'Amiens, médecin de l'Hôtel-Dieu. — ANDRÉ CHOTIN, lieutenant au 16^e d'infanterie. — ERNEST GRAND CLÉMENT, sous-lieutenant au 359^e d'infanterie, avocat à la Cour d'Appel de Lyon. — JOSEPH ROCHON, adjudant au 134^e d'infanterie. — HENRI DE TRUCHIS DE VARENNES, sergent au 21^e d'infanterie. — GEORGES COUTURE, sergent au 131^e d'infanterie. — HENRY VANDAME BOUCQUEY, téléphoniste au 43^e d'infanterie.

— Nous apprenons la mort de Mme Adrien Guedon, décédée subitement le 26 courant à l'âge de quatre-vingt-un ans, en son domicile, à Meaux, 41, cours Pinteville. La cérémonie religieuse aura lieu le lundi 30 octobre, à 10 heures, en la basilique cathédrale de Meaux, et l'inhumation le même jour à 2 heures 1/2 à Montceaux. Prière de n'envoyer ni fleurs ni couronnes. En raison des circonstances, il ne sera pas envoyé de lettres d'invitation, le présent avis en tenant lieu. Départ de Paris, Gare de l'Est pour Meaux : 8 h. 05 et 8 h. 20; se munir de sauf-conduits.

Nous apprenons la mort :

— Du capitaine Meyer, chevalier de la Légion d'honneur, distillateur à Orléans, décédé subitement dans cette ville à soixante-cinq ans, père de M. Meyer, chef du secrétariat du sous-secrétaire d'Etat des Munitions;

— De M. Charles Gaillenay, notaire à Epene, conseiller général de la Marne;

— De M. Frédéric Delmas, docteur en médecine, conseiller général des Bouches-du-Rhône, décédé, à Cavaillon (Bouches-du-Rhône), à cinquante-cinq ans;

— De Mme C. Boutilier de Saint-André, décédée à Angers à soixante-quatorze ans;

— De M. Florentin Aubry, chevalier de la Légion d'honneur, percepteur honoraire, père du lieutenant et conseiller municipal de Dinan, tué à l'ennemi, et de notre frère M. Pierre Aubry;

— Du baron Camille de Caix de Châlucet, décédé à cinquante-neuf ans, en son domicile, avenue des Almás;

— De Mme Mathilde de Roquetaillade, sœur du curé de la basilique Saint-Denis, décédée à soixante-cinq ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LES SPORTS

CROSS-COUNTRY

Le Cross des Alliés. — Cette grande manifestation patriotique et sportive organisée par notre confrère Le Journal, avec le concours de l'U. S. F. S. A., se déroulera demain dimanche, à 2 h. 30, sur l'hippodrome d'Auteuil.

Le premier prix est un objet d'art d'une valeur de 1.500 francs; 4.000 francs de prix seront distribués; certains d'entre eux sont offerts par le ministre de l'Intérieur, le Conseil municipal et le Conseil général.

Plus de 600 engagements ont été reçus jusqu'ici pour cette épreuve en faveur de laquelle, en raison de son importance, l'U. S. F. S. A. a décidé la suppression de tous les matches de football, rugby et association, et autres réunions de la région de Paris, afin de permettre à tous ses membres de prendre part ou d'assister à la belle manifestation d'Auteuil.

Enfin, l'athlétisme dans l'armée, la préparation physique des hommes nous sera présentée en une série spéciale d'exercices, de concours, d'épreuves sportives, vivantes, par les remarquables moniteurs des grandes écoles militaires de Saint-Cyr, de Joinville-le-Pont, les éducateurs des classes de demain.

CYCLISME

La réouverture du Vél-d'Hiv'. — Les Parisiens sportifs apprendront avec le plus vif plaisir que la réouverture du Vélodrome d'Hiver de la rue Nélaton (station Métro : Grenelle) aura lieu demain dimanche 29 courant, à 2 heures de l'après-midi. Programme : un match à moto-cycliste, entre Péan et Lehmann, qui nous promet de fortes émotions; un match-poursuite à bicyclette entre Berthet, recordman du monde, et de Ruytier, soldat de l'armée belge; puis une course de 50 kilomètres avec entraîneurs à tandem, qui réunira le spécialiste Berthet, déjà nommé; Thys, gagnant, deux années de suite, du Tour de France, et Suter, un excellent champion suisse.

BOXE

Demain, à 2 heures, à l'Ecole de boxe Mainguet, 52, boulevard Haussmann, se disputeront les poules mensuelles de boxe anglaise; elles sont ouvertes à tous les amateurs et scolaires.

Engagements jusqu'à demain matin, dimanche, 52, boulevard Haussmann, et 34, rue Greuze (Trocadéro).

La Bourse de Paris

DU 27 OCTOBRE 1916

Sans plus d'animation que la précédente, la séance d'aujourd'hui a témoigné de dispositions soutenues dans l'ensemble des compartiments. Les valeurs russes, assez fortement réalisées ces jours derniers, ont, de leur côté, fait preuve de réelle fermeté. Nos rentes sont calmes, le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 90. Aux fonds étrangers, l'Extrême s'améliore à 97,50. Russes diversement traités.

Parmi les sociétés de crédit, le Crédit Lyonnais est bien tenu à 2,05. Du côté de nos grands Chemins, le P.-L.-M. ne varie guère à 1,035; l'Oriéans s'avance à 1,140. Lignes espagnoles fermées : Nord-Espagne 414,50, Saragosse 414,50.

En cupulaires, le Rio est sans grand changement à 1,767.

METALUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 124; cuivre liv. 3 mois, 119 1/2; électrolytique, 144; étain comptant, 181 1/4; étain liv. 3 mois, 182 3/4; plomb anglais, 31 1/2; zinc comptant, 54; argent, l'once 31 gr. 1,035, 32 d. 1/8.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 411; Amsterdam, 239 1/2; Pétrrogard, 179; New-York, 583 1/2; Italie, 89; Barcelone, 594.

La côtelette à la victime

roman inédit
par CLAUDE

Une idylle rapide

Moi?... Moi?... Je n'ai rien fait, dit Narcisse. Moi... par exemple... Votre témoin à une union clandestine!... Et les lois?...

— Vous nous avez bien indiqué le prêtre... c'est aussi compromettant, citoyen.

Narcisse était pris... Après tout, les deux femmes partaient. La police ne poursuivait plus les prêtres réfractaires... Il dit très vite :

— Ce soir, à minuit, au faubourg Honoré...

Flavie fut stupéfaite de la décision et de la netteté avec lesquelles le vieil homme avait articulé ces mots. Narcisse s'était repris tout de suite : il s'en allait en sautillant, la face brutale et chantonnant d'une voix chevrotante :

L'avenir se prépare
Pour embellir nos jours...

Et c'est ainsi que Flavie, ayant prévenu un prêtre qui, en effet, disait clandestinement des messes au couvent de la Conception, faubourg Saint-Honoré, Julie-Adrienne du Clôs de La Lande fut unie au vicomte Horace-Valérien d'Antheuil, quinze jours après que les deux époux eussent fait connaissance, assistés de Flavie qui pleurait d'émotion, d'Ignace, qui priait pieusement, et de Narcisse, qui grimaçait, mais que rien ne semblait surprendre. La cérémonie terminée, les deux jeu-

nes mariés se séparèrent. Flavie emmenait Julie. Horace allait retourner aux « Enfants de Phocée » où il avait pris un logis. Au moment où ils se séparaient, le grimacier Népomucène demanda à dire deux mots en particulier à Blanvalet. Leur entretien fut bref :

— Ton adresse, Ignace?

— Aux « Enfants de Phocée », quai Voltaire.

— Bonne cuisine. Tu as vu l'homme au coup de pied?

— Oui.

— Tu le lui as rendu?

— Non... mais sois tranquille. Toul se paie.

Une autre recette de la côtelette à la Victime

Tout se paie. Ignace, installé aux « Enfants de Phocée », attendait son heure. La farouche Miette s'était habituée au service de cet aide silencieux et travailleur. Epaminondas l'accabblait de conseils râilleurs et se faisait un jeu de la passivité d

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES du Mercredi et du Samedi

NOUVEAU TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des mots s'effectue d'après les règlements de l'Administration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

Demandes d'Emploi,
Gens de Maison, Leçons : **0 fr. 20 le mot.**

Alimentation, Animaux Divers, Appartements meublés, Automobiles, Cabinets d'Affaires, Chevaux, Voitures, Harnais, Chiens, Fleurs et Plantes, Locations, Occasions, Offres d'Emploi, Pensions de Famille : **0 fr. 25 le mot.**

Achat et Vente de Propriétés, Capitaux, Cours et Institutions, Divers, Fonds de Commerce, Hôtels, Villégiatures, Hygiène et toutes rubriques non spécifiées : **0 fr. 30 le mot.**

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI **0.20 le mot**

FOURREUR JOS, depuis 1903
4 rue Bondy, 32. Réparations, transformations, teintures garanties.

EX-PREMIERE nou, tallleur, demande journées bourgeois : 5 fr., nourrice, ou façons. — Baudry, 30, rue Pierre-Leroux.

JARDINIER, séries référées, diplômé Ecole Nationale Horticulture, ex-chef travaux horticoles Ecole Agriculture, demande place maison bourgeoisie, entreprise. Moque, Limay (S.-et-O.)

Dame 35 ans, bonne comp'table, demande emploi. Xardel, 57, rue Rambuteau, Paris.

Médiote fait chapeaux chics. Prix modérés. Bonne leçons. Georgette, 41, rue de Valois.

OFFRES D'EMPLOI **0.25 le mot**

HUILES, Savons. Représen-tants demandés. Ecrire : Malet-Delmas, Salon (B.-d.-R.)

SUCCESSIONS **0.30 le mot**

TESTAMENTS PARTAGES
A VOCAT-SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

LITTÉRATURE **0.30 le mot**

POÈTES, POÈTSESSES, envoient vers pour Anthologie sur la guerre : Edition Picart, 25, boulevard Pasteur, Paris.

DIVERS **0.30 le mot**

GRATIS à tous. Merveilleux secrets Santé, Beauté. Catalogue Ouvrages Magnétisme; Sciences occultes. — LALOY, 17, rue Saint-Honoré, Versailles (S.-et-O.).

ACHAT ET VENTE DE PROPRIÉTÉS **0.30 le mot**

SUPERBE TERRAIN d'angle 2.600 mètres à vendre, près gares, 300 m² rés Paris. Eau, gaz, électricité, tout à l'égout. Ecrire : Péres, Gentilly. Convientrait usine.

CHIENS **0.25 le mot**

Policiers, Bruxellois, Lou-dous, Toys, Japonais, Fox, Papillons, Boules, Moutons. CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Téléphone 53.

CHENIL DES ABATOIRS DE VAUGIRARD. DURSORT, 23, villa Lefèvre, Paris (15^e). Chiens policiers toutes races; jeunes fox poil dur et râtres; jeunes toys miniatures; gronendal dix mois, toute beauté, de père primé. Prix modérés, English spoken.

GRAND ELEVAGE loujous nains et minuscules issus champions : marrons, noirs, oranges, sables, blancs ; nombreux prix étrangers. Chiots. Mme Longeon, Lisieux.

AUTOMOBILES **0.25 le mot**

RENAULT 11 HP 1913 Tor-pédo 4 places, presque

nueve, éclairage Blériot, pneus neufs, à vendre de suite. S'adresser, pour traiter et visiter, Concierge, 28, rue Washington.

COURS, INSTITUTIONS **0.30 le mot**

LECONS pratiques de sténographie, dactylo, comptabilité, commerce, langues, etc. — ECOLE PICIER, 53, rue de Rivoli, et boulevard Poissonnière, 19.

APPARTEM. MEUBLÉS **0.25 le mot**

AGENCE MADELEINE, 18, A rue Royale, indique gratuitement tous les appartements meublés à louer dans tout Paris.

CHEVAUX, VOITURES **0.25 le mot**

6^e CHEVAUX plein service à vendre, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé.

LEÇONS **0.20 le mot**

CHANT par dame distinguée; meilleure méthode. Prix modérés. — Mme Soète, 3, rue Marguerite (17^e).

VILLEGIATURES

SUR LA COTE D'AZUR

BEAULIEU-SUR-MER. L'HOTEL METROPOLE est ouvert. Situation unq. bord de mer. V. jard. 1^{er} ord. Arrangem. pr séjour. Ch. FERRAND, prop. dir.

CAP-FERRAT **LE GRAND-HOTEL**
Meilleur confort. Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour renseign., écr. : LÉON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.)

MENTON **ROYAL WESTMINSTER**
Grand jardin, plein Midi. — Prix modérés.

NICE **ALEXANDRA-HOTEL**
Boulevard Dubouchage. — Situation unique. Centre de la Ville. — Grand jardin. — Dernier confort.

NICE **GRAND HOTEL O'CONNOR**
Sur jardins. — Recommandé aux familles. Ouv. toute l'année.



LOCATIONS **0.25 le mot**
Chambre, salon, salle à manger, deux cabinets. 23, rue Fontaine.

OCCASIONS **0.25 le mot**

SAVON DE MARSEILLE S'extra, 50 francs caisse 50 kilos franco contre remboursement. Savonnerie G. ICARD, Salon (Provence).

Occasion. A vendre RICHE MOBILIER : salon, salle à manger, chambres à coucher, bronzes, marbres, tableaux. 184, boulevard Malesherbes.

Grand choix de voitures et harnais, selles complètes pour officiers. GRIFFAULT, 120, boulevard de Courcelles (Ternes).

Vendre accordéon, longue-vue, neufs. — P. Rémy, 50, rue Saint-Sauveur, Paris.

FAMILLE retournant Amérique vend pavillon banlieue : chambres, coucheur acajou marqueterie, salon, table, bahut marqueterie, colonnes marbre, bureau dame. Phonographe-meuble, piano, tapis, pendules, tableaux, glaces, grand cheval mécanique. S'adresser MONNIER, 61, rue Cormeille, Levallois-Perret. 10 à 11, 3 à 5 heures, excepté dimanches.

Pour assainir la bouche, Raffermir les dents déchaussées, Calmer les gencives douloureuses, le **Coaltar Saponiné Le Beuf** est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

PNEUS À CORDES
PALMER
CREATEURS DE LA CHAPE TROIS NERVURES

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumar

NICE Hôtel-Pension de Liège, Ed Victor-Hugo. Position tranquille pr famille. Ascenseur; chauff. central.

NICE HOTEL PETROGRAD ST-PETERSBOURG Grand jardin. Confort moderne. Arrangements pour familles.

NICE L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interm. p. ci-devant, tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. Publicité. LA COTE D'AZUR, revue mondiale publant liste des hivernants.

SUR LA COTE VERMEILLE
VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. HOTEL PORTUGAL ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈGRE, directeur.

"EXCELSIOR" RETRIBUE
les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

On avait gardé Ignace pour se faire servir. Cet idiot ne comprenait rien. Epaminondas monta lui-même des bouteilles, fit servir un jambon et commanda à Ignace de battre une omelette.

La cuisine des « Enfants de Phocée » était une vaste pièce, séparée de la salle par un étroit cabinet où l'on mettait la desserte. Dans la cuisine se trouvait un large fourneau protégé par une hotte qui montait jusqu'au plafond. La trappe de la cave s'ouvrait au milieu du plancher.

Ignace y descendit d'abord et en remonta avec un paquet de cordes. Puis il se mit à battre son omelette.

Les trois compères avaient commencé de boire et s'étaient servi de copieuses tranches de jambon. Ignace avait le temps.

En regardant la cheminée, une idée diabolique venait de germer dans son esprit. Il s'en fut d'abord voir ce que faisaient Epaminondas et ses amis. Des hurlements l'accueillirent.

— Hé garçon! tu viens trop tôt pour boire! dit Epaminondas.

— Tu boiras quand je serai saoul, dégourdi! fit Mèf're.

— Hé petit! c'est du bon, et quand c'est du bon je n'en laisse à personne! lui cria Peyrolles.

Et les trois brutes se mirent à rire. Ignace ne répondit pas un mot et disparut...

Une lourde mousle destinée à descendre les tonneaux dans la cave était suspendue dans un coin. Ignace la décrocha et, grimpant sur une échelle, il la fixa aux barres de la cheminée sous la hotte, à la place où l'on accrochait les marmites. Il prit une serviette, la plia, glissa un poids entre les plis et la tordit solidement : c'était une masse.

Il fallait faire vite. Il reparut dans la salle.

Un concert d'imprécactions l'accueillit.

— C'est encore lui... T'as donc bien soif... Trou de Diou d'idiot qui ne voit pas que nous parlons affaires...

— Citoyen, l'omelette brûlé, dit Ignace.

Epaminondas fut debout.

— L'omelette brûlé! Ah! pécaire! On ne fera jamais rien de toi, failly cuisinier.

Il s'était élancé dans la cuisine. Il n'allait pas loin : d'un coup de sa redoutable catapulte, Ignace l'avait étendu sur le plancher sans connaissance.

Les deux autres allaient venir. Ignace ouvrit la porte et les appela :

— Citoyens, citoyens! Le citoyen Casabona vous réclame.

Mèf're et Peyrolles se levèrent en jurant. Ignace les attendait derrière la porte. Sa molle massue se balança deux fois. Mèf're, atteint à la nuque, s'écrouta. Peyrolles reçut le coup à la tempe.

— Maintenant, à l'ouvrage.

Ignace s'empara d'abord des papiers de ses victimes; puis il les ligota soigneusement. Ensuite, Mèf're fut allongé sur le plancher, et sur lui Epaminondas fut étendu; enfin Peyrolles vint leur tenir compagnie sur le ventre du gros Epaminondas.

Ignace était en proie à une fureur vengeresse :

— La côtelette à la Victime, citoyens! La plus grosse entre les deux plus maigres!

Il lia les trois corps ensemble et les attacha au cordage passé dans la poutre de la cheminée. Il allait halter le tout. Il s'arrêta et, fouillant dans le gousset d'Epaminondas, il en retira la montre de Jacottet.

Et il se mit à tirer. Les corps des trois hommes encore sans connaissance raclèrent le plancher. Ignace, s'arc-boutant contre le fourneau, fit un effort. Les corps se soulevèrent doucement. Encore un effort et Epaminondas, Mèf're et Peyrolles, les trois assassins, réunis dans le même terrible châtiment, tournoyaient, masse confuse sous la hotte du fourneau.

Ignace enfassa des fagots au-dessous d'eux, et il y mit le feu.

Horace était en haut. Il courut le réveiller.

— Venez, monsieur, venez; hâtons-nous; dans un moment cette maison va brûler.

— Mais les habitants? dit le généreux Horace.

— Ils n'ont plus besoin de secours. Venez, monsieur.

Horace, habillé en hâte, suivit Ignace. En passant dans la salle, il vit une rouge lueur et de la fumée dans la cuisine, d'où une épouvantable odeur se dégageait.

— Venez, monsieur, dit Ignace. Ici, c'est l'enfer...

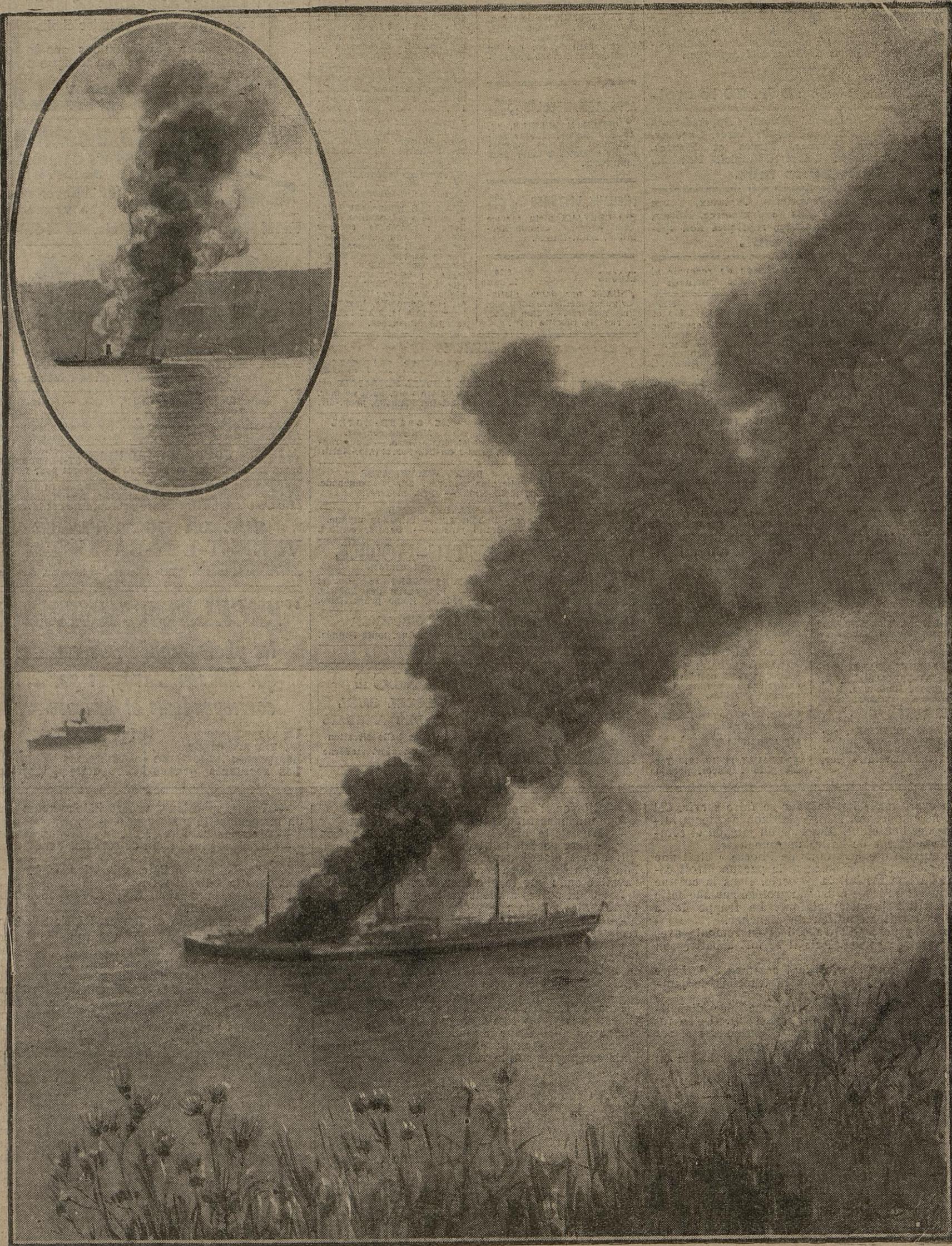
Deux heures après, sur la barque de Mèf're, Ignace ramait à côté d'Horace. Julie et Flavie, serrées l'une contre l'autre, se tenaient à l'arrière. Le lendemain la barque abordait au-dessus d'Ablon pour prendre le comte d'Antheuil, qui ne devait pas encore pouvoir rentrer dans Paris. Philpot, à qui Ignace avait été conteur son aventure, avait maquillé les papiers des trois Marseillais et conseillé l'éloignement le plus rapide.

Huit jours plus tard, ils franchissaient la frontière et recevaient asile chez Ignace. Leur voyage fut facilité par le paquet d'assignats que Philpot avait glissé dans la poche de son ami.

La montre de Jacottet se balance maintenant en ex-voto dans l'église de Morges. Ignace a repris son état d'horloger et n'a jamais parlé de son voyage à Paris. Vers l'année 1806, un jeune colonel de dragons en congé, accompagné de sa femme, descendait devant sa boutique. C'était Horace d'Antheuil. Son amour de la gloire l'avait rallié à Bonaparte. Flavie Mouchot était à Paris, rue de la Loi, marchande de modes. Chante-à-l'heure avait été guillotiné. Philpot, policier gourmet, vécut sous trois polices et trois cuisines : République, Empire et Restauration. Il fut un des admirateurs du duc d'Escars, conseiller culinaire du roi Louis XVIII, lequel prisait fort ce plat, symbolique pour un frère de Louis XVI : la côtelette à la Victime!

FIN

L'incendie d'un pétrolier anglais dans la Manche



Un pétrolier anglais fut, il y a peu de temps, détruit, près du Havre, du fait d'une explosion. Pendant plusieurs heures s'éleva du réservoir flottant une épaisse colonne de fumée dont on voit ici deux aspects. Ces photographies ont été prises peu d'instants avant le moment où le navire coula à quelques encablures du rivage.